
Masters candidats au Prix Mnémosyne 2018



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/4788>

ISSN : 2102-5886

Éditeur

Association Mnémosyne

Référence électronique

« Masters candidats au Prix Mnémosyne 2018 », *Genre & Histoire* [En ligne], 24 | Automne 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 09 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/4788>

Ce document a été généré automatiquement le 9 avril 2020.



Genre & histoire est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Masters candidats au Prix Mnémosyne 2018

Histoire ancienne

Léa Caron, « Faire l'ourse pour Artémis : fréquentation du sanctuaire d'Artémis Braurônia en Attique », Master d'histoire ancienne, dir.

Violaine Sébillotte-Cuchet, Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne, 2018

- 1 Le nom de Braurôn fait généralement référence à un sanctuaire grec dédié à la déesse Artémis et situé à trente-sept kilomètres au sud-est d'Athènes dans la péninsule de l'Attique. Ce sanctuaire utilisé comme lieu de culte dès le VIII^e siècle avant Jésus-Christ a été établi en zone marécageuse à l'embouchure d'un petit fleuve nommé Erasinos qui l'a englouti au III^e siècle avant notre ère. Relativement connu chez les auteurs de l'Antiquité, il a fait l'objet de deux campagnes de fouilles successives, de 1948 à 1954 et de 1958 à 1963, menées par l'éphore et mécène John Papadimitriou dont le décès est survenu en 1963 au cours de la dernière année de fouilles. Ce sanctuaire, très connu dans la communauté scientifique car il est le lieu d'un rituel particulier où des jeunes filles de la cité d'Athènes (« les ourses ») venaient y jouer l'ourse, pose également un nombre considérable de problèmes qui le rendent difficile à appréhender.
- 2 Le sanctuaire de Braurôn a passionné les chercheurs en histoire ancienne, notamment parce qu'il se trouve au croisement de deux thèmes de recherche particulièrement prisés : celui des cultes à mystère et celui de l'initiation des jeunes dans l'Antiquité. Cet engouement pour le rituel des ourses de Braurôn a abouti à une multitude d'interprétations parfois très différentes les unes des autres. L'un des soucis majeurs de toutes ces interprétations est qu'elles réutilisent encore et encore les mêmes informations disponibles sur le sanctuaire. Les sources textuelles sur Braurôn étant lacunaires, il a fallu, pour produire un savoir intéressant et construit, se tourner vers d'autres types de sources et en l'occurrence, les sources archéologiques.

- 3 Les deux campagnes de fouilles du sanctuaire ont permis de mettre au jour des milliers d'objets dont la plus grande part sont des offrandes. Le principal problème réside dans la publication de ces objets. Le décès de l'éphore qui menait les fouilles a eu pour effet d'une part de stopper net les campagnes fouilles, mais également de bloquer la publication du matériel sorti de terre. Seuls quelques chercheurs que John Papadimitriou avait chargé de son vivant de publier un type d'objet en particulier ont pu le faire, comme le démontrent les excellents articles de l'archéologue franco-allemande Lilly Kahil, chargée de publier la céramique du sanctuaire. De ce fait, beaucoup d'objets sont restés non publiés et non étudiés alors qu'ils ont un intérêt capital pour l'histoire de Braurôn.
- 4 Le présent mémoire se propose de dresser un portrait clair et précis des activités qui se déroulaient à Braurôn, tant quotidiennement que périodiquement, du type d'individus qui y venaient, et d'expliquer pour chacun la façon dont les chercheurs ont abordé les sources textuelles et archéologiques publiées. La fréquentation du sanctuaire de Braurôn durant l'Antiquité se décline ainsi de trois façons.
- 5 Tout d'abord, le sanctuaire était fréquenté par une grande partie de la cité d'Athènes à l'occasion des Braurônia, l'une des cinq fêtes pentétériques du calendrier cultuel de la cité, nommée d'après la déesse Artémis Braurônia qui elle-même tire son nom du lieu où elle est honorée. Les problématiques qui entourent ce sujet sont nombreuses car nous ne possédons pas beaucoup de sources textuelles sur le sujet. Les chercheurs ont essayé de contourner le problème en comparant les Braurônia avec d'autres fêtes pentétériques de la cité, et ont ainsi proposé un déroulement en plusieurs étapes. Elle aurait été composée d'une procession qui serait partie de l'Acropole d'Athènes et afin de se rendre à Braurôn, d'un rituel accompli par des jeunes filles de la cité (les fameuses ourses), d'un sacrifice, d'un banquet et possiblement de concours gymniques.
- 6 Le sanctuaire de Braurôn était ensuite fréquenté d'une seconde façon par les jeunes filles qui y venaient afin de « jouer l'ourse » pour Artémis durant une période donnée. Ce chapitre est problématique puisque ce sujet a été l'objet de nombreuses interprétations de la part des chercheurs qui ont travaillé sur Braurôn. La première partie de ce chapitre est donc consacrée à une relecture attentive des sources textuelles concernant le rituel de l'ourse afin de comprendre au mieux quelles sont, précisément, les informations qu'elles apportent. La seconde partie de ce chapitre propose quant à elle une discussion des interprétations diverses et variées proposées par les chercheurs.
- 7 Enfin il semble que le sanctuaire était fréquenté par des particuliers, hommes, femmes, enfants ou encore familles, qui venaient rendre hommage à Artémis Braurônia afin de demander sa protection ou la remercier de celle qu'elle avait accordée. Le problème majeur rencontré ici est que cette étude demandait un examen attentif du matériel archéologique sorti de terre durant les fouilles, matériel qui reste en grande majorité non publié aujourd'hui. Nous avons donc dû dans un premier temps dresser nous-même un inventaire partiel des offrandes exposées dans le musée archéologique de Braurôn, afin de proposer ensuite des pistes d'interprétation concernant le type de population qui venait rendre hommage à Artémis.
- 8 Ce mémoire propose donc une synthèse la plus claire et complète possible des différents types de fréquentation qui prenaient place au sein du sanctuaire de Braurôn à partir des informations collectées durant ces deux années de master.

Ombeline Armand, « L'érotisme dans les récits de martyre. Passions de « vierges et martyres » au V^e siècle », Master Mondes anciens, dir. Christian Bouchet (Université Lyon 3) et Stéphane Gioanni (Université Lumière Lyon 2), 2017

- 9 Le V^e siècle romain voit fleurir un type littéraire tout à fait particulier : les *Passions* de « vierges et martyres ». Stéréotypés, ces récits racontent le martyre de jeunes filles dotées à l'envie de toutes les qualités... Autour de ces femmes extraordinaires, l'intrigue semble quasiment la même : se saisissant du prétexte de leur foi, des prétendants éconduits les font persécuter. Dès lors ce schéma narratif se trouve porteur d'un érotisme diégétique (les désirs déçus des prétendants déclenchant l'action), lui-même doublé d'un érotisme stylistique (l'expression métaphorique de l'union de la vierge à Dieu).
- 10 En somme, le désir charnel se dit et s'affirme dans ces récits religieux, alors même que les penseurs chrétiens des premiers siècles proposent souvent un rapport distancié au corps, et à la sexualité en particulier. Quelle est alors la fonction de cet érotisme, si paradoxalement présent ? Sous couvert de faire mémoire des persécutions, la *Passion* d'Agnès est-elle prétexte à une « exhibition masquée » (L. Chappuis-Sandoz) ? Ou bien, ce que nos yeux de lecteurs modernes pourraient voir comme un fantasme s'explique-t-il par un contexte particulier qu'il s'agira alors de retrouver ? Tel est l'objet de ce mémoire.
- 11 Au cours de ce travail, quatre points se dégagent.
- 12 Stylistiquement, l'écriture érotique des *Passions* se situe dans un horizon à la fois biblique et philosophique. La métaphore d'union charnelle entre la martyre et Dieu fait ainsi écho à la course sans fin vers le fiancé divin du « Cantique des Cantiques » (IV^e av. J.-C.), poème juif bien connu des contemporains. Elle découle également d'un héritage platonicien. L'*érôs* défini dans *le Banquet* (ça. 380 av. J.-C.) est ainsi le moteur d'une ascension incessante vers le Beau. L'*érôs* oriente donc vers Dieu.
- 13 Quant à l'érotisme diégétique, il participe d'un phénomène de continuité littéraire avec le roman grec : à l'instar d'une Leucippé ou d'une Chloé, la chasteté de la martyre triomphe des épreuves imposées. Si le canevas du roman érotique grec est repris, ses valeurs le sont aussi : se préserver par amour. La vierge et martyre apparaît donc comme une petite sœur de l'héroïne romanesque. Manifestant une culture classique commune, les *Passions* visent à établir une passerelle entre les chrétiens et une partie cultivée de l'élite romaine, encore païenne : il s'agit de la séduire en donnant ses lettres au christianisme. Cristallisant les lectures, l'érotisme de ces *Passions* renvoie donc aussi bien à une stratégie de séduction littéraire qu'au phénomène d'élaboration d'une théologie fondée sur la philosophie classique et la tradition biblique. Loin de se limiter au seul désir des corps, l'érotisme se comprend alors dans la première partie comme un désir infini de l'Autre.
- 14 Pourtant ces filiations littéraires n'expliquent qu'en partie l'érotisme si caractéristique de ces *Passions*. La deuxième partie de ce mémoire entend démontrer la corrélation volontaire entre rédaction des *Passions* de « vierges et martyres » et prédication de l'ascèse chrétienne. Concentrée entre la fin du IV^e siècle et le début du VI^e siècle, la rédaction de ces sources est en effet contemporaine de la diffusion et de la mise en place de la chasteté consacrée en Occident. Incomprise des païens, diversement

déclinée dans les communautés chrétiennes, la chasteté absolue s'incarne dans le type de la vierge et martyre pour porter ces débats. L'accent se trouve alors davantage mis sur la lutte de la vierge pour conserver sa chasteté que sur son combat pour la foi. Dans un contexte d'institutionnalisation de l'ascèse chrétienne, la « vierge et martyre » est donnée en modèle à ceux qui décident de renoncer totalement ou partiellement à leur sexualité (nonnes et moines, mais aussi veuves et couples continents).

- 15 Ce dernier point amène l'hypothèse de la troisième partie : la femme permettrait d'illustrer prudemment des idées nouvelles ou controversées. En effet, alors que dans la fiction la chasteté est présentée comme exclusivement féminine, dans la réalité elle est vécue aussi bien par des hommes que par des femmes. En d'autres termes, la femme sert d'intermédiaire : les situations rompant avec les conventions, les usages ou les habitudes sont rendues plus acceptables par le biais d'une figure féminine, parce qu'elle est jugée inférieure et ne possède pas de statut social propre. La question n'ayant jamais été traitée auparavant, l'enjeu est également de donner un aperçu général de cette problématique. S'il n'existe pas d'ouvrage spécifique sur la question, nous avons pu nous appuyer sur des articles qui mettent au jour, ponctuellement, ce mécanisme, notamment une remarque du sociologue Pierre Bourdieu. À la lumière de cet éclairage sociologique contemporain, ce troisième mouvement est aussi l'occasion d'élargir le propos en montrant que, finalement, le phénomène observé pour la période antique trouve un écho dans nos sociétés.

Histoire ancienne et médiévale

Marie-Colombe Cuvelier, « Le genre des vierges consacrées et de leur corps : entre représentations et pratiques en Gaule et Italie du Nord (IV^e-VI^e siècles) », Master histoire et anthropologie des sociétés médiévales et modernes, dir. Geneviève Bührer-Thierry, Université Paris 1 - Panthéon Sorbonne, 2017-2018

- 16 Entre les IV^e et VI^e siècles, dans le cadre de la multiplication des expériences monastiques, la vierge consacrée est confrontée à un bouleversement majeur : la mise en place progressive des monastères féminins qui encadrent et institutionnalisent les pratiques spirituelles de la virginité. Ces pratiques, inscrites dans la continuité des expériences cénobitiques masculines, posent la question de l'évolution du genre de ces vierges et de leurs corps. Le corps de la vierge consacrée, dénué de sexualité, caractérisé par sa pureté, sa discrétion et son aspect angélique, est en effet soumis, dans le cadre monastique, à un contrôle croissant et à une orientation de genre. En outre, le corps de la vierge, évoluant désormais dans un cadre clos, s'émancipe, *a priori*, du système de genre traditionnel. La clôture implique donc une compréhension nouvelle du genre des vierges consacrées. La question du genre du corps des vierges s'impose d'autant plus qu'elles sont prises en étau entre une exaltation de leur féminité et des pratiques qui tendent, de prime abord, à effacer leur féminité comme le soutient Nira Pancer.
- 17 L'exaltation de la féminité des vierges advient par l'association au modèle de la Vierge Marie et au statut d'épouse du Christ. Ainsi, la vierge rejoue, dans la sphère spirituelle, sa condition de mère et d'épouse. Par ailleurs, la vierge, dont le but ultime est de

s'élever au-dessus de son sexe et des attributions de genre qui y sont rattachées, est rapprochée de la masculinité par des représentations viriles. La vierge est effectivement perçue comme courageuse car elle entame le combat spirituel sans détour. Or le courage est une qualité intrinsèquement liée à la masculinité dans la société de l'époque, le corps de la vierge est alors rapproché de la masculinité. La masculinisation des corps des vierges, dans la documentation exploitée, se produit néanmoins davantage par la proximité des pratiques monastiques entre moines et moniales. Sans prendre en compte la spécificité de la vocation féminine consacrée, les pratiques monastiques féminines s'inscrivent en continuité des pratiques masculines. Guidée par ce constat d'un corps au carrefour entre féminité et masculinité, je me suis demandée dans quelle mesure le corps de la vierge s'éloigne de la féminité au regard des pratiques et de la théorie de la virginité.

- 18 La méthode adoptée pour traiter cette problématique comprend plusieurs éléments. Tout d'abord, j'ai voulu assumer la complémentarité nécessaire d'une étude qui réfléchit aux pratiques mais aussi à la théorie qui sous-tend les pratiques. Sans la théorie les pratiques perdent leur sens et leur suc. Dans ce but, j'ai réuni une documentation éclectique couvrant à la fois le champ de la théorie de la virginité avec les textes d'éloge de la virginité et le champ de la pratique de la virginité avec les règles monastiques. Ces sources écrites dans une grande majorité par des évêques allant de Saint Ambroise à Venance Fortunat ou Césaire d'Arles sont des sources masculines.
- 19 L'autre point de méthode incontournable est la comparaison des sources concernant les pratiques féminines de la virginité avec les textes monastiques masculins. Cela a permis d'asseoir mes conclusions et d'évaluer l'évolution du genre des vierges consacrées relativement à l'évolution de la masculinité des moines. Pour cela, j'ai alors sélectionné plusieurs domaines dans lequel le corps de la vierge est impliqué pour le comparer aux pratiques masculines. La claustration, l'habillement, l'alimentation, la liturgie, le rapport aux autres ont été retenus pour étudier le genre du corps des vierges consacrées par rapport aux moines et cela dans le domaine pratique et théorique.
- 20 Le dernier point de méthode, et non des moindres, est la définition choisie du genre. Cette définition guide et construit le propos du mémoire. Je définis le genre comme un continuum sur lequel le genre est multiple et inconstant. Le genre se décline en pléthore d'attributs dont la combinaison fait évoluer l'individu vers un pôle ou l'autre du continuum des genres. Ainsi, il est possible de se situer sur un pôle tout en présentant des attributs contraires. Cette définition assume potentiellement des contradictions dans le but de restituer la réalité du genre.
- 21 Au terme de cette réflexion, j'en suis venue à la conclusion que l'on ne peut fermement assigner le genre des vierges au pôle féminin ou au pôle masculin. En fonction des pratiques et du discours théorique sous-jacent, le corps de la vierge peut être masculinisé ou féminisé. Ainsi, on ne peut affirmer de façon monolithique que le corps des vierges est masculinisé et que le milieu monastique est indifférent au genre. La similarité des pratiques avec les moines n'est effectivement pas synonyme de conception identique du genre. La théorie de la virginité donne aux pratiques féminines une coloration de genre spécifique. En outre, les pratiques féminines découlent pour beaucoup de la continuité historique avec les règles masculines. La similarité des pratiques devient alors le résultat d'une récupération de l'expérience cénobitique préexistante et non une volonté de mettre sur le même pied moines et moniales.

- 22 D'autre part, l'étude de la théorie de la virginité permet d'observer clairement un déplacement des attributions de genre dans la sphère spirituelle : l'accent est mis sur la piété et la vulnérabilité de la vierge, ainsi que sur son rôle de mère nourricière et d'épouse spirituelle. Sans détailler davantage l'aboutissement de ce mémoire, soulignons qu'il nuance une vision parfois simpliste du genre en milieu monastique. Si la vierge est guidée par l'idéal d'émancipation de son genre, elle reste fermement amarrée à sa féminité.

Histoire médiévale

Charlotte Fetrot, « Femmes en guerre (XIV^e-XV^e siècles) », Master Recherche en histoire médiévale, dir. Christophe Maneuvrier, Université Caen Normandie, 2017

- 23 Les recherches sur l'implication des femmes dans les violences de guerre sont au cœur d'un profond renouvellement. Pourtant, la plupart concernent les conflits mondiaux du XX^e siècle. Ce mémoire se veut une première approche de cette question de l'implication, violente ou non, des femmes dans la guerre au Moyen Âge. L'étude proposée est centrée sur les XIV^e et XV^e siècles marqués par la guerre de Cent Ans. Elle se caractérise par plusieurs formes de conflits : batailles, présence durable sur un territoire, guerres civiles, chevauchées et brigandage. Cette guerre touche autant la population du royaume de France que les hommes d'armes traditionnels. Les femmes qui y participent sont donc plus nombreuses, ou au moins plus visibles pour l'historien. D'un point de vue historiographique, les violences faites aux femmes ont été souvent étudiées, ce mémoire se concentre donc plus sur les femmes actrices du conflit que sur les victimes.
- 24 La figure féminine imposante de la période, dans les sources et dans l'historiographie, est celle de Jeanne d'Arc. Malgré de nombreuses études à son sujet, il manque aujourd'hui une approche genrée de son action ; en particulier autour de sa masculinisation volontaire et de sa vie quotidienne avec ses compagnons d'armes. Une partie de cette recherche tente donc de répondre à cette question et de montrer comment se construisent et se déconstruisent les féminités et les masculinités. La figure de Jeanne d'Arc a longtemps éclipsé, et éclipse toujours, la participation d'autres femmes au champ de bataille. Leur étude permet de comprendre les différents rôles qu'elles ont tenus en fonction du contexte général et de leur contexte personnel. C'est pourquoi le rapport aux hommes ne doit pas être mis de côté car leur absence, leurs actions et parfois leur vision des rôles féminins sont des éléments qui ont une influence sur les agissements des femmes. Les moments de conflits, en particulier de guerres civiles, sont propices aux bouleversements sociaux ; les comportements changent tout comme les responsabilités. L'urgence et la violence ambiante sont autant d'éléments qui peuvent permettre aux femmes d'acquérir un rôle différent. Il a paru essentiel de comparer cette réalité aux discours et aux représentations. C'est l'objet de la seconde partie de ce mémoire qui s'appuie sur un corpus d'enluminures, de gravures et tapisseries qui permet d'interroger une possible évolution des représentations des guerrières mais aussi la vision de la féminité dans un domaine considéré comme profondément masculin.

- 25 Ces guerrières restent impliquées dans un cadre presque officiel de la guerre, dans les conflits de premiers plans. Pourtant, de nombreuses femmes ont participé aux conflits de manière plus indirecte : actions de prédation, contestations politiques ou soutiens familiaux. Dans ce cas, l'étude proposée se concentre sur la Normandie et la Guyenne au XV^e siècle, durant la période de présence anglaise. Faut-il parler de « résistance » aux Anglais ? Ce terme, accaparé par les recherches en histoire contemporaine, rend son utilisation presque anachronique pour la fin du Moyen Âge. De plus, les sources restent avares de détails : il est souvent impossible de connaître les intentions des femmes condamnées pour brigandage. L'analyse du vocabulaire utilisé dans les lettres de rémission et les actes de chancellerie de l'Échiquier de Normandie permet d'appréhender les différents rôles tenus par ces femmes dans le brigandage ; certaines font partie de véritables bandes organisées, tandis que d'autres exercent leur solidarité familiale, souvent envers des hommes de leur famille engagés dans la contestation du pouvoir anglais. Ces femmes restent globalement dans leurs villages ou villes d'origine ou dans des zones bien délimitées. D'autres au contraire sont davantage mobiles et ainsi moins visibles dans les sources : les espionnes et messagères de guerre, qui travaillent surtout pour le pouvoir anglais en Normandie, et les femmes qui suivent les garnisons : femmes de mauvaise vie ou épouses de soldat qui participent à l'effort de guerre.
- 26 L'étude proposée se construit autour de la plus ou moins grande visibilité des femmes dans les sources et autour de la typologie des rôles qu'elles peuvent tenir. Ceux-ci sont vraiment très divers et dépendent des conditions sociales, du contexte, des moyens d'action et de l'exercice de l'autorité masculine. La comparaison avec les comportements masculins est une donnée essentielle : elle permet de comprendre dans quelle mesure les comportements de ces femmes transgressent les codes sociaux établis mais aussi de montrer que les hommes et les femmes collaborent sur différents plans. Tous les hommes n'ont pas condamné la présence féminine dans les sphères liées à la guerre. L'objectif est aussi de se demander si ces comportements existent et sont acceptés que durant les moments de crises.

Clara Fromageot-Labry, « Le sperme et le sang. Les violences sexuelles dans les procès criminels de la ville de Dijon (1405-1462) », Master Histoire Recherche en histoire médiévale dir. Martine Clouzot, Université Bourgogne Franche Comté, 2018

- 27 Cette étude porte sur les violences sexuelles, terme anachronique permettant d'englober le viol, la tentative de viol et l'agression sexuelle. Il est ici question d'observer les violences envers les femmes et en dehors du cadre du mariage. La période choisie s'étend de 1405 à 1462, moment marqué par de nombreuses évolutions en matière de justice et de sexualité. Le cadre géographique est celui de la juridiction de Dijon, ville moyenne permettant de varier les paradigmes en dégagant des traits généraux tout en s'intéressant aux individus et aux itinéraires qui leurs sont propres.
- 28 Notre travail s'appuie presque intégralement sur les procès criminels de la ville de Dijon, conservés sous la cote B II 360 aux Archives départementales de la Côte d'Or. Cette très riche série constitue un observatoire privilégié de la vie des médiévaux et permet, avec toutes les réserves que doivent susciter les sources judiciaires, d'écrire

une histoire au plus proche des gens humbles. Vingt-sept affaires ont été retenues afin d'opérer un travail qualitatif analysant les cas en détail.

- 29 Ce mémoire se caractérise par différentes approches. Il vise d'abord à réaliser une histoire des rapports entre hommes et femmes tout en montrant le processus par lequel se construisent les genres féminins et masculins. Le but est également d'étudier de nombreux aspects de la société dijonnaise comme les milieux sociaux, les coutumes et la sociabilité. D'autre part, nous avons cherché à comprendre les représentations des médiévaux sur les femmes, la violence et la sexualité et d'observer les points de rencontre entre différents niveaux de culture dans ces conceptions. Une approche anthropologique du sujet permet finalement d'aborder la thématique du corps ou l'apprentissage de normes et de pratiques.
- 30 La construction de la problématique s'est réalisée de manière archéologique, suivant différents niveaux de compréhension des documents. Il s'agit d'abord d'observer comment les violences sexuelles sont définies et traitées par la justice dijonnaise du XV^e siècle. La deuxième idée est de découvrir les paroles des différents acteurs, la manière dont elles sont formées et ce qu'elles laissent percevoir. Enfin, l'objectif est d'observer les conceptions culturelles de ces violences et de voir comment celles-ci s'expriment.
- 31 La première partie s'attache à comprendre comment les violences étudiées s'insèrent dans l'ordre sexuel de la société dijonnaise du XV^e siècle et consiste à détailler les acteurs impliqués. L'établissement d'un portrait des accusés permet d'identifier des personnes majoritairement jeunes et de condition humble tout en constatant que tous les milieux sont concernés. Pour comprendre leurs motivations, il faut rejeter la seule hypothèse de la pulsion pour identifier des facteurs sociaux. Leur ressenti est également observé à travers les propos qu'ils tiennent pour justifier leurs actes. L'étude des victimes permet de voir la place que les femmes occupent dans les représentations et de détailler leurs caractéristiques et leurs itinéraires. Si les femmes sont considérées comme naturellement enclines à la luxure, certains profils sont privilégiés puisque cela permet aux violeurs de s'en tirer plus facilement. Leurs paroles renseignent sur leur vécu et les conséquences du traumatisme subi. D'autres acteurs impliqués dans les violences sont les témoins. Ceux-ci font preuve de solidarité avec les agresseurs ou avec les victimes ou choisissent de ne pas intervenir. Cet ordre sexuel marqué par une violence normative n'est pas nécessairement totalement intégré au plus profond des êtres.
- 32 Les violences sexuelles se caractérisent en outre par des circonstances, des formes et des pratiques spécifiques. Les crimes se produisent sur toute l'année mais deviennent plus forts dans les grands moments de la sociabilité médiévale. Les agresseurs agissent le plus souvent la nuit, moment où les passions se déchaînent. Le crime s'inscrit dans le quotidien des acteurs : il se produit dans la rue, sur le lieu de travail où dans l'intimité des habitations. Ces circonstances s'accompagnent de formes exprimant différentes logiques. Si le mode opératoire varie selon les occasions qui se présentent aux agresseurs, nous avons pu identifier un viol-type traduisant une certaine codification des violences. Les écrits mentionnent des actions récurrentes au cours des agressions : les injures verbales et corporelles. Tantôt perçu comme un objet que l'on dégrade, tantôt appréhendé comme une matière sexualisée, le corps est très présent dans ces archives. Les attaques verbales, presque toujours à caractère sexuel, sont des armes

redoutables qui blessent profondément les victimes et permettent aux malfaiteurs de se légitimer aux yeux de la société.

- 33 Il ne faut pas oublier que ces violences nous apparaissent à travers le prisme judiciaire : la dernière partie examine donc leur traitement par la justice municipale. La plainte, qui reste le point de départ de l'enquête, est difficile à déposer pour des femmes qui ressentent honte et/ou solitude et qui font l'objet de la suspicion des procureurs. Se met en place un système de preuves spécifiques reposant sur l'expression du non-consentement par la plaignante et un examen gynécologique effectué par des matrones. La preuve la plus importante est la *fama*, déterminante dans l'issue du procès. En interrogeant les témoins, les procureurs établissent en détail la réputation de la victime pour déterminer sa crédibilité. La *fama* est également utilisée pour juger les accusés. Par conséquent, ceux-ci bénéficient de traitements différents. Leurs interrogatoires permettent d'établir leurs rapports avec la justice et la façon dont on module leurs peines. Les rares indications de l'issue des procès permettent de nuancer les stéréotypes sur les châtiments médiévaux et esquissent la relative impunité dont bénéficient les violeurs, partageant une culture commune avec les gens de justice.

Lucie Jardot, « Les sceaux des comtesses de Flandre et de Hainaut (XIII-XV^e s.) de la représentation princière au pouvoir politique : le discours par l'image et en actes, Master Recherche en histoire médiévale, dir. Olivier Mattéoni (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) et Marie-Adélaïde Nielen (Archives Nationales), 2017. Prix Mnémosyne 2018¹

- 34 Le sceau est l'objet qui définit et exprime au mieux une personne par la représentation héraldique, emblématique et iconographique qu'il donne à voir de celle-ci. Il constitue à cet égard un document de choix pour étudier le discours idéologique promu par les princesses. La loi salique a longtemps masqué la réalité du pouvoir des femmes. Les renouvellements historiographiques ont rappelé que cette législation n'avait cours qu'au sein du royaume de France, permettant alors une étude plus approfondie de la place des femmes de la haute aristocratie.
- 35 Au prisme des sceaux et des actes scellés par les comtesses de Flandre, les comtesses de Hainaut et les duchesses de Bourgogne du XIII^e au XV^e siècles, nous interrogeons les pratiques du pouvoir des femmes, leur mise en image et *in fine* les normes sociales médiévales. Au moyen d'un corpus documentaire inédit, nous tentons d'apprécier tout à la fois l'administration de leur comté, leur place au sein de leur lignée et la manière dont elles se font représenter.
- 36 Aussi, le sceau permet de rendre visible une identité. Plus plastique que celle des hommes, elle est plurielle pour les femmes médiévales qui changent de lignées par leur mariage. Cette identité se voit par ailleurs infléchie par la multiplicité de leurs statuts : fille, épouse, mère, veuve. Le sceau permet d'évaluer, en outre, leur position au sein de leur groupe parentéaire tout en cernant leur éventuel pouvoir. C'est ce que nous permet d'apprécier le nombre de matrices possédées, la qualité de l'orfèvre convoqué, le type iconographique figuré et les caractères externes tels que la taille ou la couleur de la cire. Ces éléments fondamentaux sont complétés par l'héraldique et l'emblématique. Accompagnant ainsi le mouvement qui s'opère de l'individuation à

l'individualisation, les emblèmes sont chargés de mettre en signes une personne et ses ambitions toujours de nature idéologique. Le discours par l'image est en cela crucial à décrypter. L'image se suffit à elle-même et permet de synthétiser des situations politico-dynastiques complexes. C'est bien ici que réside tout l'enjeu d'une étude portant sur les représentations princières.

- 37 Ces représentations, tout comme les actes de ces princesses, témoignent également des rôles qui leur sont assignés. Dotées dans un premier temps d'une mission pacificatrice, leur mariage prédestine la fonction qu'elles incarnent qui est celle d'objet d'alliance que l'on s'échange. À l'époque médiévale, cette fonction dévolue aux femmes se retrouve sur leurs sceaux armoriaux et dans leurs contrats de mariage. À ce premier rôle vient s'ajouter une fonction mémorielle exprimée entre autres par leur sépulture, par leur onomastique et celle de leurs enfants.
- 38 D'autre part, si trop souvent les règnes féminins ont été perçus comme des exceptions, notre travail est l'occasion de prouver que les femmes ont possédé le pouvoir. Bien qu'elles l'aient exercé parce qu'elles étaient le dernier recours de leur lignée, leur règne ne constitue en rien une anomalie. Longtemps dépeintes comme étant placées sous la tutelle de leur époux, notre étude vise à se départir de ce carcan dichotomique instauré entre les hommes et les femmes dans ces sphères régnautes. Il apparaît que dans le milieu de la haute-noblesse la question du genre se pose moins que celle de la transmission de la lignée. En définitive, le sang prime sur le sexe. Nous pouvons citer à cet égard l'exemple emblématique de Jacqueline de Bavière (1401-1436). Comtesse de Hainaut, Hollande et Zélande de 1417 à 1433, elle posséda au cours de sa vie neuf matrices, dont les tailles et les figurations témoignent de sa situation exceptionnelle. Mariée à quatre hommes, dont le premier, Jean de Touraine, fut Dauphin de France, la comtesse changea régulièrement de statut. Ses représentations sigillaires montrent, par leur grande variété, que cette dernière joue volontairement sur la multiplicité des sens de chaque emblème. En outre, l'abondance d'actes qu'elle scella et l'apparition de sa signature au bas de ceux-ci tendent à démontrer qu'elle a administré seule ses comtés.
- 39 Si pour Michel Pastoureau « gouverner, c'est d'abord manipuler un certain nombre de signes », comme il l'indique dans son article « L'État et son image emblématique » (paru dans *Culture et idéologie dans la genèse de l'État moderne*, Rome, 1985, p. 145-153 : 153), alors il est indéniable que ces comtesses et duchesses ont régné. Exerçant au nom d'autrui, ou dans une temporalité spécifique à la faveur de circonstances particulières au sein d'une société hiérarchisée, les princesses étaient amenées à exercer le pouvoir qui leur était conféré. Il est par là même indéniable que le pouvoir se conjugue aussi au féminin. Ce mémoire tend ainsi à démontrer que devant respecter leur rang - et les vertus qui leur sont assignées du fait de leur naissance comme la charité, la paix - la mémoire, ces princesses n'hésitent pas à employer les systèmes représentationnel et diplomatique à leur disposition pour répondre au mieux à leurs aspirations politiques et idéologiques.
- 40 Le sceau est par là même un agent du pouvoir. Il concentre à lui seul toutes les affirmations politiques, dynastiques et territoriales de son détenteur. Mais tandis que le sceau est le support d'une idéologie, les actes permettent eux d'apprécier la marge de manœuvre politique de ces princesses. La combinaison de ces deux types documentaires forme un faisceau dont l'historien peut user pour saisir et pénétrer toute l'importance du discours dynastique en cette fin du Moyen Âge

Aude Plus, « Ève et Adam dans les commentaires carolingiens de la Genèse : d'une exégèse sur la nature de la femme et de l'homme à des discours qui transcendent le genre », Master Recherche en histoire médiévale, dir. Geneviève Bühner-Thierry, Université Paris 1 Panthéon- Sorbonne, 2018

- 41 Ève est-elle celle qui a mené le genre humain à sa chute, hors du Jardin d'Eden, ou bien est-elle une préfiguration de l'Église, héritière du Christ et sainte ? Est-elle seulement cette figure si souvent vilipendée et dépréciée, première pécheresse, première femme séductrice qui a conduit à la ruine d'Adam ? Les commentaires carolingiens de la Genèse nous éclairent là-dessus car à travers les figures d'Ève et d'Adam, ils livrent une interprétation de ce qu'est la nature de la femme, celle de l'homme, leur principe, leur finalité, etc. Cette étude est centrée sur six commentaires : ceux d'Alcuin, Angelome de Luxeuil, Raban Maur, Haymon d'Auxerre et Rémi d'Auxerre, dont nous avons utilisé les éditions suivantes : Alcuin, *Quaestiones et Responsiones in Genesim*, dans *PL* 100, col. 516-566 ; Angelome de Luxeuil, *Commentaire sur la Genèse*, trad. fr. P. Monnat, Paris, Éditions du Cerf, 2010 ; *Haymoni Autissiodorensis Expositio super Genesim*, éd. par Van Name Edwards B., CCCM, 135, 2012 ; Raban Maur, *Commentarium in Genesim*, dans *PL* 107, col. 439-470 ; *Remigii Autissiodorensis Expositio super Genesim*, éd. par Van Name Edwards B., CCCM, 136, Turnhout, Brepols, 1999. Par manque de temps, les commentaires de Claude de Turin et de Jean Scot Erigène n'ont pu être inclus. En effet, les lacunes en édition critique et en traduction (seul le commentaire d'Angelome possède une traduction éditée) de ces auteurs sont un frein majeur à la recherche. De plus, partant du constat historiographique selon lequel saint Augustin aurait irrigué toute la pensée de l'Occident médiéval jusqu'à saint Thomas d'Aquin, deux de ses commentaires sur la Genèse ont été inclus dans le corpus : Saint Augustin, *De Genesi ad Litteram*, dans *PL* 34, col. 245-486, éd. et trad. fr. par B. Agaësse et A. Solignac, Paris, Desclée de Brouwer, Bibliothèque augustinienne, 48/49, 1972 ; *De Genesi adversus Manichaeos*, dans *PL* 34, col. 173-220, trad. fr. dans *BA* 50, 2004.
- 42 Ainsi, l'étude des commentaires carolingiens sur la Genèse peut être insérée dans l'histoire plus longue des commentaires du Pentateuque. Ce mémoire est avant tout centré sur la figure d'Ève mais il ne peut exclure Adam, tant celle-ci est définie par et face à Adam. Ainsi, c'est une image de la femme et non des femmes qui se dégage puisque les exégètes proposent seulement deux types de femmes : l'Ève originelle, parfaite, que l'on retrouve dans la Vierge Marie (Nouvelle Ève) et l'Ève déchue et pécheresse.
- 43 Ces recherches sont structurées en trois temps : 1) il s'agit de comprendre ce qui a présidé à la rédaction des commentaires sur la Genèse ; 2) quelle conception de la femme (et de l'homme) y trouvons-nous ? 3) en dépassant l'interprétation littérale, le sens « selon l'esprit » met au jour d'autres facettes des figures d'Ève et Adam : elles sont porteuses de discours qui transcendent le genre.
- 44 Comprendre la raison d'être des commentaires de la Genèse invite à répondre à de nombreuses questions. Par qui, pour qui et comment ont-ils été rédigés ? Pourquoi les exégètes carolingiens ont-ils écrit sur la Genèse alors qu'ils avaient déjà à leur disposition un corpus très fourni sur ce sujet ? Grâce à l'étude sémantique de ces textes,

nous pouvons mettre en lumière les emprunts ou non à saint Augustin et dessiner ainsi l'évolution des méthodes d'écriture de ces commentaires : nous passons d'une méthode de compilation à une assimilation des idées augustinienes.

- 45 La Genèse est le récit des origines, c'est donc là que les exégètes vont puiser des réponses à leurs questions sur la raison d'être et la nature des créatures. Au fil des commentaires, il est remarquable de voir que la femme se définit par rapport à l'altérité (Dieu, Adam et le serpent). Néanmoins, en contact direct soit avec l'homme soit avec le serpent, la femme ne connaît Dieu que par Adam. L'homme sert de vecteur entre elle et Dieu, il doit l'élever vers la sainteté. La place importante qu'occupe Adam face à Ève et, par conséquent, l'importance du couple homme-femme dans la Genèse conduisent les exégètes à faire une apologie du mariage et de l'union charnelle. L'arrivée du serpent entraîne la révélation d'un autre type d'Ève : les exégètes évoquent une Ève charnelle, vectrice de tentation mais aussi une Ève souffrante et combattante. Une étude lexicométrique jalonne cette étude et vient éclairer et confirmer la nature des mots employés pour dire la femme et l'homme et leurs relations entre eux.
- 46 Avec l'interprétation spirituelle, Ève et Adam sont dépossédés de leur histoire qui devient des sortes de paraboles adaptables à tous. Ces commentaires proposent des analogies réalisées à partir des figures d'Ève et d'Adam : ainsi, pour définir l'âme humaine ou le combat spirituel, Ève devient la « femme cachée » face à « l'homme intérieur » ; ou bien elle est la préfiguration de l'Église tandis qu'Adam est celle du Christ. Ainsi, chaque fidèle (qu'il soit un homme ou une femme) comprend en lui une Ève et un Adam : il n'y a pas de répartition des images en fonction du sexe et du genre masculin et féminin.
- 47 Ces commentaires proposent des discours aux multiples facettes mais qui gardent cependant une cohérence profonde. Le regard porté sur la femme est ambivalent, néanmoins, il faut noter son statut particulier dans le système de la pensée chrétienne. Il y a donc, à travers Ève et Adam, une volonté d'expliquer et d'interpréter la société globale dans sa dimension spirituelle : cela implique une structuration de la société pour rendre le monde terrestre cohérent avec le monde originel. Ève et Adam permettent une définition de l'homme et de la femme mais ils sont aussi le fondement sur lequel s'élaborent des théologies qui viennent structurer la société chrétienne : théologie de l'homme, de la femme, du péché, du Salut, du mariage etc.

Histoire moderne

Coralie Chenal, « Citoyennes en scène. La représentation des femmes dans le théâtre de la Révolution française », Master Histoire, Sociétés, Cultures, dir. Dominique Godineau, Université de Rennes 2, 2018

- 48 Sous la poussée révolutionnaire, le théâtre se transforme et, à ses côtés, les représentations portées sur les femmes et le genre féminin. Les contemporains, conscients de vivre une aventure collective unique, cherchèrent à la mettre en représentation et à se mettre en représentation. Inspirés par leur nouvelle mission pédagogique et par le souffle révolutionnaire, des dramaturges composèrent des pièces pour vanter le grand bouleversement qui s'opérait. D'autres, et parfois les mêmes,

animés par l'envie de divertir, arrangèrent des comédies et écrivirent de légers vaudevilles déclamés par les acteurs et les actrices du temps. Ce faisant, ils n'oublièrent pas les femmes, que le théâtre plaçait depuis longtemps au cœur du fonctionnement des intrigues. Pour divertir ou éduquer, ils imaginèrent une multiplicité de figures féminines. Elles ont quelque chose à nous apprendre de la conception des rapports entre les femmes et les hommes à la Révolution, de l'organisation sociale et politique régénérée et de la place des femmes en son sein.

- 49 L'histoire du théâtre révolutionnaire s'est désormais dégagée de l'obscurité à laquelle l'entretien de sa réputation sulfureuse l'avait condamné. De même aujourd'hui, l'histoire des femmes et du genre a fermement sorti les actrices de cette décennie de l'invisibilité. Pourtant, les femmes dans le théâtre révolutionnaire restent un angle mort de la production historique. Ce mémoire s'attache à les placer sur le devant de la scène.
- 50 Il s'intéresse à ces femmes de papier, et au dialogue noué entre norme, genre et politique. Au centre de son questionnement se trouve une tension fondamentale, structurant la représentation des femmes : leurs personnages sont pris entre un principe de continuité, hérité du XVIII^e siècle et d'une longue tradition littéraire postérieure, et une rupture historique majeure, bouleversant conjointement la société, les rapports entre les genres et l'art théâtral.
- 51 Face aux événements hors de la salle, aux nouvelles lois, aux changements politiques, et à l'action des femmes révolutionnaires dans la rue et dans les assemblées, les dramaturges réagissent en écrivant des pièces, où réalités et représentations se répondent. L'étude, déclinée en trois temps, s'appuie sur ce corpus, mêlant théâtre de divertissement et théâtre politique, entre 1789 et 1796. Elle s'intéresse d'abord au théâtre et aux femmes face aux bouleversements révolutionnaires, pour comprendre comment l'image d'un genre féminin immuable fait face aux événements. C'est ensuite tout le poids des permanences qui est envisagé, entre division genrée des espaces scéniques et poursuite de la révolution amoureuse initiée au XVIII^e siècle. Et enfin, au cœur de la dernière partie sont placés les personnages féminins véritablement actifs sur scène, évoluant entre normes et transgression, entre service d'un message politique et possibilité de la subversion.
- 52 D'anciens modèles théâtraux de féminité sont conjugués au temps révolutionnaire. Le féminin est au cœur du nouveau dispositif social régénéré. Deux figures archétypales anciennes déterminent l'utilité sociale des femmes dans la nouvelle société révolutionnaire, la jeune vierge et la mère. Elles représentent deux âges de la vie des femmes, et une vie conditionnée à leur relation aux hommes de leur espace familial. Leurs personnages sont généralement circonscrits aux espaces domestiques et à des rôles secondaires dans l'économie de l'action. Rappelée de pièces en pièces, la distinction des espaces scénique sert les discours d'exclusion des femmes du champ politique, tenus par la majorité des dirigeants révolutionnaires de la période.
- 53 Pourtant, à leurs côtés, de véritables nouveautés se font jour également, et des personnages féminins accompagnent les évolutions politiques révolutionnaires, notamment dans le théâtre militant. De 1789 à septembre 1793, des femmes franchissent la rampe révolutionnaire et sont mises au service d'un message politique. Les religieuses sortent de leur couvent pour affirmer le désir naturel des femmes pour la liberté, une liberté au goût de mariage. Certaines participent aux fêtes révolutionnaires, d'autres refusent la tentation du divorce pour mieux affirmer la

légitimité de ce droit. En l'an II, elles sont mobilisées pour la sauvegarde de la patrie. Les dignes matrones républicaines envahissent alors la scène. Elles éduquent leurs enfants, les poussent au sacrifice de leur vie et défendent la République, à partir de leur maison, à n'importe quel coût. Lorsque s'ouvre ensuite la réaction thermidorienne, des auteurs, inquiets comme la Convention face à la poussée féminine dans les insurrections de germinal et de prairial an III (avril-mai 1795), proposent des personnages féminins circonscrits aux espaces domestiques, modèles d'abnégation et de dignité face aux privations, ou victimes de la Terreur, secourues par de valeureux hommes. Ainsi, les femmes de la rue influencent les représentations de leurs concitoyennes de papier.

- 54 Le parfum de la subversion, que Rousseau avait humé dans sa célèbre *Lettre à d'Alembert* en 1758, s'instille au théâtre à leurs côtés. Des femmes se voient confier des premiers rôles. Elles vont jusqu'à tuer des ennemis sur le champ de bataille, exciter une révolte pour libérer un époux, se travestir et travailler aussi dur qu'un homme l'aurait fait, tenir des discours guerriers, décider de leur liberté amoureuse au nez et à la barbe de leur père. En l'an II, dans des espaces scéniques au décor domestique, elles font de la politique et produisent du politique. « Citoyennes sans citoyenneté » pour reprendre la formule de Dominique Godineau, elles montrent aux spectatrices qu'elles n'en sont pas moins vitales à la sauvegarde de la Révolution. Femmes subversives, elles questionnent les rapports entre les genres.

Lucille Dusseau, « Raconter Christine de Suède. Réalités et fantasmes de la condition féminine depuis le XVII^e siècle », Master Histoire Civilisations des Temps Modernes, dir. Lucien Bély, Université Sorbonne Université, 2018

- 55 Souveraine détonante et femme hors du commun, Christine de Suède n'a eu de cesse de surprendre ses contemporains par des décisions et un comportement en inadéquation avec les convenances de son époque. Refusant d'abord les charges du mariage et de l'enfantement que lui imposait sa condition de femme, elle choisit ensuite d'abandonner ses devoirs souverains pour parcourir l'Europe. Le personnage de Christine de Suède a donc interpellé ses contemporains, qui ont longuement témoigné de l'originalité de la reine. Par la suite, les historiens se sont emparés de son parcours et ont tenté de l'expliquer dans de multiples ouvrages. Certains artistes, inspirés par l'incompréhension générale face à certains choix de Christine, ont également choisi de la mettre en scène dans de nombreuses oeuvres. De manière récurrente dans ces travaux, leurs auteurs remettent en question la féminité de Christine de Suède, qui se place en marge des autres femmes notamment en raison de son physique et de son peu d'intérêt pour les activités qualifiées de féminines. Ce mémoire propose donc de montrer comment la figure de Christine de Suède est étudiée depuis le XVII^e siècle et en quoi les portraits que l'on fait d'elle dans l'historiographie et l'art français, autant sur le plan physique que moral, témoignent d'une vision à la fois changeante et stagnante de la place accordée à la femme dans les sociétés.
- 56 La première partie retrace le parcours de Christine de Suède à travers les grands moments de sa vie à partir desquels les historiens ont émis un doute à propos de sa féminité. Qu'il s'agisse de son éducation semblable à celle d'un prince, de son refus du mariage, de son abdication ou de sa conversion au catholicisme, Christine se distingue

toujours des femmes de son époque. Le premier chapitre est consacré au lien entre l'éducation de la reine et son refus du mariage. Au XX^e siècle, les médecins et notamment les psychanalystes, marqués par de nouvelles considérations, accordent plus d'importance au rôle que doivent jouer les parents auprès de leurs enfants. Ces derniers devant bénéficier d'une éducation genrée, il semble primordial que la mère accompagne ses filles. Or, Marie-Éléonore, la mère de Christine, rejette sa fille et refuse de s'occuper d'elle. Les biographies de l'époque dénoncent donc une trop forte masculinité de la reine, due à un mauvais développement de sa féminité dans sa petite enfance en raison de l'absence de sa mère et de la trop grande présence de son père puis, à sa mort, d'éducateurs masculins. Le refus du mariage de Christine serait ainsi symptomatique de ce manque de féminité. Le second chapitre s'intéresse au lien établi entre abdication, conversion et féminité. Alors que Christine renonce à son trône puis tente de conquérir ceux de Naples et de Pologne, avant de vouloir se rétablir en Suède, ses biographes jugent cette inconstance typiquement féminine et accuse cette nature de femme à l'origine de l'incapacité de Christine à se maintenir sur le trône. Sa conversion ne serait quant à elle pas le résultat d'une volonté profonde mais d'une manipulation par des hommes, catholiques, qu'elle fréquente trop assidument, et qui l'aurait poussée à abandonner sa couronne. Enfin, le troisième chapitre met en avant les liens faits par certains auteurs entre manque de féminité et apparence du corps. En effet, la féminité de la reine est remise en cause en raison de son parcours très éloigné de celui des autres jeunes femmes. Ainsi, les transgressions de Christine de Suède en matière vestimentaire deviennent suspectes et des théories apparaissent sur un possible hermaphrodisme de la reine, qui pourrait expliquer à la fois son apparence masculine et son comportement féminin. De même, sa sexualité est fantasmée et jugée déviante, jusqu'au moment de sa rencontre avec le cardinal Azzolino. En trouvant l'amour, Christine devient une femme épanouie.

- 57 La seconde partie de ce mémoire présente les oeuvres culturelles qui ont pris pour objet Christine de Suède en l'instrumentalisant. Le quatrième chapitre s'intéresse aux pièces de théâtre du XIX^e siècle qui, nombreuses, mettent en scène la souveraine. Elles reprennent généralement le thème de l'épanouissement féminin dans l'amour, mais peuvent aussi présenter une Christine hystérique quand cet amour n'est pas partagé. Ainsi, l'assassinat du marquis de Monaldeschi, événement marquant pour la France, est souvent représenté : Christine est quasi systématiquement amoureuse du marquis et ne parvient pas à le condamner lorsqu'il la trahit politiquement ; cependant elle n'hésite pas à prononcer la sentence de mort lorsqu'elle s'aperçoit qu'il en aime une autre. Les dramaturges cherchent avant tout à contourner la censure avec de tels textes, qui leur permettent de décrire par le contre-exemple le modèle politique idéal auquel ils aspirent. Christine, toujours amoureuse, quitte son trône par amour, condamne par amour, ne gouverne jamais convenablement, tandis que les personnages masculins semblent généralement bien plus pragmatiques et raisonnables. Enfin, un dernier chapitre est consacré aux représentations cinématographiques de Christine de Suède. Deux films sont confrontés. Leurs mises en scène et leur traitement du sujet diffèrent, mais ils présentent chacun une vision particulière de la féminité de la reine : soit répondant aux critères du glamour hollywoodien avec une reine très féminine qui s'ennuie sur le trône et s'en émancipe grâce à l'amour ; soit en se fondant sur les ouvrages scientifiques et en dressant le portrait plus réaliste d'une Christine singulière, et non plus d'une figure universelle de la femme.

- 58 En effet, la figure de Christine de Suède est devenue celle d'une femme universelle, dont le parcours hors-normes est facilement malléable. Utilisable pour dire tout et son contraire, la souveraine est très populaire auprès des auteurs qui se servent de ses ambiguïtés pour raconter la femme comme ils l'entendent, soit à travers le contre-exemple d'une Christine masculine devenue un être hybride et malade, soit à travers l'exemple d'une reine émancipée et libre.

Milène Le Goff, « Désir de justice : femmes séduites, femmes violées. Représentation(s) et représentativité de la violence sexuelle dans les procédures criminelles caennaises du XVIII^e siècle », Master Recherche, Histoire et Civilisation, dir. Sylvie Steinberg, EHESS, 2018

- 59 « *L'homme jouit du bonheur qu'il ressent, et la femme de celui qu'elle procure. Le plaisir de l'un est de satisfaire des désirs, celui de l'autre est surtout de les faire naître* ». La perception de la femme comme objet de désir et éternelle tentatrice qui résonne ici sous la plume de Laclos dans ses *Liaisons Dangereuses*, ne peut que faire écho à celle aujourd'hui encore mise en avant par nos sociétés contemporaines. L'année 2017 aura d'ailleurs été féconde sur la médiatisation du sexisme et de la violence sexuelle : suite aux révélations de l'affaire Weinstein, les réseaux sociaux se sont fait porte-paroles de la parole des femmes. Les hashtags #MeToo et #Balancetonporc ont mis sur le devant de la scène l'importance numérique et sociale des violences vécues par des milliers de femmes. Les vives réactions qui ont suivi l'émergence de cette prise de parole, permettent de saisir combien certaines croyances persistent autour des violences sexuelles.
- 60 Mais est-il possible d'historiciser la notion de « violence sexuelle » ? Comment en appréhender le traitement judiciaire et social, pour le XVIII^e siècle ? Comment étaient perçues ces violences ? Et ces représentations sont-elles différentes de celles d'aujourd'hui ?
- 61 Pour répondre à ces interrogations, ce sont les archives criminelles du bailliage de Caen, en Normandie, qui fondent le corpus de sources de ce mémoire. Cette juridiction subalterne a peu intéressé les historiens, quand bien même elle ait laissé une masse immense et dormante de documentation. L'abondance des sources, permet d'étudier l'évolution sur près d'un siècle du traitement de ces affaires de mœurs par les autorités locales. Cela donne la possibilité de saisir le large éventail de pratiques et de réalités que recouvrent les agressions sexuelles : du viol collectif au rapt, leurs définitions dépassent celles qu'on leur accorde aujourd'hui. En effet, l'un des enjeux de ce travail est de mettre en avant un autre type de violence spécifique à l'époque moderne : les affaires de séduction, au fonctionnement propre basé sur la longue durée. À partir de l'analyse des discours que ces femmes bafouées portent en justice, c'est une sociologie des comportements sexuels violents, de leurs mécanismes et leurs conséquences, tant sociales qu'économiques, que les archives permettent de saisir. Choisir de travailler sur les procédures criminelles donne ainsi la possibilité d'accéder aux représentations qu'ont ces femmes de leur expérience de la violence, et par extension de leurs rapports aux hommes et de l'expression des normes sexuelles de la société du XVIII^e siècle.

Déborah Mayot-Roger, « Les ambassadrices de la Société des Princes (1661-1723) », Master Histoire Parcours Géopolitique et Relations Internationales du XVI^e siècle au XXI^e siècle, dir. Géraud Poumarède, Université Bordeaux Montaigne, 2018

- 62 Dans ce mémoire sur les relations internationales à l'époque moderne, il s'agissait de traiter du rôle des femmes dans la diplomatie du règne de Louis XIV et sous la Régence. Une poignée de dames de la cour sont choisies au sein des élites princières, afin d'être « ambassadrices à la conduite ». Elles exercent alors une mission ponctuelle et extraordinaire auprès d'une princesse du sang partant épouser un prince étranger. Après l'étude de la Maréchale de Guébriant par Lucien Bély, le professeur Géraud Poumarède a identifié d'autres femmes ayant assurées ces fonctions : d'abord en Italie avec la duchesse d'Angoulême en 1661, puis la comtesse d'Armagnac en 1663 et la Princesse de Lillebonne qui assure deux missions, la première en Savoie en 1684 et en Lorraine en 1697, enfin la duchesse de Villars-Brancas en 1720. Puis viennent les deux missions espagnoles assurées par un couple d'ambassadeurs, le prince et la princesse d'Harcourt en 1679 et le duc et la duchesse de Duras en 1723. Ces ambassadrices assurent la conduite de princesses de sang, à défaut de filles de France, dans des mariages dynastiques voulus et négociés par le souverain.
- 63 Le présent mémoire se place dans le champ d'études des relations internationales du point de vue de ses acteurs dans la continuité du travail de Lucien Bély, de Géraud Poumarède ou de Guillaume Hanotin. Cette étude se place aussi dans l'histoire des femmes et du genre avec le rôle des femmes dans la diplomatie de la Société des Princes. Le concept de Lucien Bély a été retenu pour évoquer cette période couvrant les missions des ambassadrices de 1661 à 1723 et souligne leur appartenance aux élites princières et leur influence dans la Société des Princes. La problématique suivie cherchait à définir le rôle diplomatique de ces femmes en tant que représentantes du roi lors d'une mission ponctuelle d'ambassade à la conduite d'une princesse du sang dans le cadre d'un mariage étranger.
- 64 Cette recherche interroge le rapport au pouvoir des femmes de l'entourage de Louis XIV et les raisons du choix d'une femme pour ces missions d'ambassade à la conduite. Pour répondre à cette problématique, la comparaison entre les différentes missions a été essentielle, et la nécessité de trouver un découpage cohérent a donné le plan chronologico-thématique suivant : une première partie sur les mariages des deux filles de Gaston d'Orléans, cousines de Louis XIV, puis sur les trois filles de Philippe d'Orléans, les nièces du roi, et enfin sur les deux filles du Régent. Ce mémoire a aussi été l'occasion de raconter la conclusion du mariage, le voyage diplomatique et la destinée de ces princesses. Sur les sept mariages étudiés, quatre sont conclus avec l'Italie, deux avec l'Espagne et un avec la Lorraine, permettant une diversité géographique très riche sur le plan du traitement diplomatique. Certains aspects formels et communs à chaque mission comme les instructions, le contrat de mariage ou encore la question de la ville de remise ont pu être traités plus particulièrement au cours d'un développement. De même, certains points plus particuliers restent tributaires des sources comme la relation entre la princesse et l'ambassadrice, le rapport avec les autres membres de l'ambassade ou les incidents diplomatiques.
- 65 Ce travail a pu démontrer une certaine continuité dans la pratique de l'ambassade à la conduite mais aussi des différences notables quant au pouvoir politique des

ambassadrices entre les missions sous Louis XIV et sous le Régent. Tout d'abord, il a montré que Louis XIV n'hésitait pas à confier un pouvoir politique à une femme lors d'une mission d'ambassade extraordinaire. Ces ambassadrices sont d'abord choisies en leur qualité de femmes, parmi un entre-soi des élites princières, pour leur nom et leur rang mais aussi pour leurs qualités propres. En réussissant leur mission, elles ont réussi à briller autant que des ambassadeurs lors de leur mission diplomatique et elles ont constitué pour le roi des agents importants de liaison entre la cour de France et le pays de destination de la princesse. Elles ont fourni de nombreuses informations sur le déroulé du voyage et le nouvel État de leur princesse et ont assuré une mission de représentation du roi auprès de cette dernière et à l'étranger. En leur qualité de femmes, elles ont agi au plus près de la princesse et certaines ont tissé de véritables relations d'amitiés.

- 66 La première partie de ce mémoire, centrée sur les cousines de Louis XIV, montre que les ambassadrices, en tant que représentante du jeune roi, servent surtout des entreprises dynastiques posthumes de Mazarin avec des missions italiennes où la France, au travers de la princesse et de l'ambassadrice, est célébrée. Dans la deuxième partie, le mariage des nièces du roi incarne le faite du règne de Louis XIV. En effet, il place des princesses de la famille royale à la tête des puissances européennes du temps et conserve une totale maîtrise sur l'action de ses ambassadrices dont les retombées diplomatiques de la mission sont positives. Enfin, avec les filles du régent arrive une ère de contestation de l'autorité des ambassadrices et une surenchère de mariages peu concluants sur le plan diplomatique. La différence notable entre les mariages italiens et espagnols est la persistance d'une double ambassade pour les futures reines d'Espagne. Il apparaît ainsi que les nièces de Louis XIV ont réalisé les mariages les plus réussis et constitués les missions diplomatiques les plus faciles. Ce travail a permis de raconter la mission des ambassadrices et le voyage des princesses et ainsi de traiter du rapport au pouvoir et du destin de ces femmes de l'époque moderne.

Lara Martinais, « “Femmes entre deux rives”, Les femmes en Méditerranée, au XVII^e siècle, à travers les actes de la chancellerie du consulat de France à Tunis », Master Histoire moderne, dir. Jocelyne Dakhli et Pascale Girard, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, 2017

- 67 Le monde méditerranéen de l'époque moderne est un espace de brassage constant de populations de cultures diverses tant issues de l'Islam que de la Chrétienté ; un espace de circulations intenses au nombre desquelles se trouve la course et son corollaire immédiat, la captivité. La guerre de course est plus qu'une simple modalité de belligérance pour les États qui la mènent ; c'est une véritable « économie de prédation » selon Wolfgang Kaiser. C'est notamment le cas pour les régence barbaresques liées à l'Empire ottoman, notamment celle de Tunis, dont l'économie repose, en partie, sur cette manne. En effet, le butin récolté est source de profits et, en particulier, le butin humain puisque les captives et les captifs peuvent espérer le retour vers leurs pays d'origine, à condition d'être rachetés.
- 68 L'historiographie traditionnelle s'est concentrée sur la captivité des hommes, des chrétiens qui furent réduits à la servilité en terre musulmane et notamment, en Barbarie. L'optique de ce mémoire a été de s'éloigner de ce parti pris en s'attachant à

l'étude des femmes, chrétiennes, musulmanes ou juives, dont la vie fut impactée par un épisode de captivité. Ces femmes sont donc soit des captives elles-mêmes, soit des parents de captifs ou de captives. Leurs traces se retrouvent dans les actes de la chancellerie du consulat de Tunis datant du XVII^e siècle, le « siècle d'or » de la course.

- 69 Ces femmes furent donc captives, seules ou avec leurs familles ; captives chrétiennes dans les bagnes de Tunis ou captives musulmanes dans leurs équivalents européens. Par ailleurs, elles furent aussi mères, épouses, sœurs, filles, toutes parentes de captifs ou de captives, essayant par tout moyen de racheter leurs proches. Les actes de la chancellerie relatent les nombreuses démarches, sans cesse répétées, de ces femmes pour racheter leurs proches. Ainsi, le phénomène de captivité a été analysé de manière globale, sur les deux rives de la Méditerranée et non de manière séparée entre Chrétienté et Islam, tout en se focalisant sur les cas de femmes.
- 70 En parallèle de ces cas de femmes, cette étude s'attache aussi aux cas des femmes libres vivant en Régence de Tunis ou ayant un lien de parenté avec un résident en Régence de Tunis. En effet, nombreux sont les chrétiens européens à vivre sur la rive sud de la Méditerranée. Diplomates, marchands, capitaines ou autres gens de mer, religieux rédempteurs ou missionnaires, voyageurs ou aventuriers divers se croisent au *fondouk* de la Nation française de Tunis, lieu d'accueil de cette communauté. Le *fondouk* est une parcelle de terre chrétienne en Islam puisqu'il bénéficie du statut d'extraterritorialité. Les marchands et capitaines chrétiens y logent, de manière permanente ou momentanée, avec ou sans leurs familles. C'est aussi le cas des diplomates, consuls et chanceliers, puisqu'une partie du bâtiment accueille la maison consulaire. Les captives et les captifs s'y rendent, depuis leurs bagnes, afin d'entreprendre les démarches liées à leur rachat. Libres et non-libres, hommes et femmes, musulmans et chrétiens se croisent et nouent des contacts dans ce lieu éminemment cosmopolite de Tunis.
- 71 Étudier l'histoire de ces femmes tant captives que libres, concernées de près ou de loin par la captivité, se heurte à la question des sources et plus spécifiquement, de leur manque. Leurs traces directes sont infimes malgré tout, les sources ne sont pas muettes si tant est qu'il faille les lire en creux. Sur l'ensemble des actes de la chancellerie du consulat de France émis entre 1582 et 1705, seuls 954 actes concernent ou, simplement, évoquent des femmes. Ce *corpus* permet de faire surgir des moments de vie de ces femmes, des instants de leurs parcours respectifs sur les deux rives de la Méditerranée.
- 72 En dépit de parcours heurtés et douloureux qui sont subis et non choisis en grande majorité, notamment pour les captives et les parentes de captifs ou de captives, ce *corpus* fait apparaître 934 cas de femmes actrices de leurs vies et de celles de leurs proches. Les captives et les parentes de captifs ou de captives prennent en charge leur rachat et celui de leur proche. Elles gèrent, à distance, les intérêts de leurs familles, demeurées en Chrétienté. Les parentes de captifs ou de captives s'évertuent à protéger légalement leurs enfants, leurs maris, pères et frères captifs. Les parentes de marchands, de capitaines ou de diplomates gèrent les affaires de leurs maris, pères ou frères, souvent à distance depuis leurs lieux de résidence sur la rive nord méditerranéenne.
- 73 Loin de pouvoir reconstituer le cours entier de la vie de ces femmes, cette étude analyse les fragments de leurs vies, tels que présentés dans les actes du *corpus*. Ces fragments permettent de suivre un angle d'étude géographique, notamment des États d'origines des captives mentionnées dans les actes et des États de résidences des femmes en lien avec des libres ou des non-libres vivant à Tunis.

- 74 Enfin, ce mémoire aborde aussi le sujet des parentes de renégats avec lesquelles ces derniers maintinrent le contact malgré leur reniement de la religion chrétienne et leur passage, souvent définitif, en Islam. Les actes permettent de se rendre compte de leur gestion familiale opérée à distance, depuis Tunis, et d'appréhender l'attachement conservé pour leurs mères et leurs sœurs.
- 75 Ces fragments de vie disent, finalement, que le destin de ces femmes fut « impacté » par les choix des hommes de leurs familles ou subi du fait de leur captivité qui les écrasa et annihila leur liberté. Pour autant, elles n'hésitèrent pas à suppléer le chef de famille absent et acquirent de l'autonomie décisionnelle qui s'observent dans ces actes. Elles prirent leur destin en main et celui de leurs proches afin de s'extraire ou de les extraire de la captivité. Quant aux parentes de marchands, de capitaines ou de diplomates, elles surent agir pour gérer leurs négoce et leurs affaires familiales. Toutes purent agir juridiquement à l'égal des hommes et, peut-être, même en développant une volonté personnelle plus indépendante.

Laurène Sa, « Les violences sexuelles dans le ressort du présidial-bailliage de Reims au XVIII^e siècle », Master Histoire moderne, dir. Isabelle Poutrin et Diane Roussel, Université de Reims Champagne Ardennes, 2 juillet 2018

- 76 L'intérêt historique d'une étude sur les violences sexuelles repose sur l'inscription de celle-ci dans l'actualité sociale et scientifique de ces dernières années. Actualité politique et sociale d'abord, le thème des violences sexuelles renvoie à la réalité des violences faites aux femmes et à celle des violences sexuelles, dont rendent compte par ailleurs les enquêtes sociologiques et les statistiques de police. Depuis octobre 2017, le thème semble d'ailleurs s'être érigé en sujet sociétal majeur. Affaire de société, problème public, débat politique : c'est tout cela que sont devenues, par le biais de l'affaire Weinstein, les violences sexuelles. Le thème des violences sexuelles s'inscrit également dans l'actualité scientifique et historique de ces dernières décennies : il se place en effet dans la continuité de champs historiques en chantier, tels que l'histoire des femmes et du genre, l'histoire de la justice et de la violence, et l'histoire de la sexualité. L'histoire des femmes et du genre a connu à partir de la décennie 1980 ce que Françoise Thébaud a nommé « une triple phase d'expansion », perceptible tant au niveau de l'augmentation de la production scientifique que de la diversification des thèmes abordés dans les études. L'histoire de la justice et de la violence a également connu depuis quelques décennies un renouvellement. Les justices moyennes et inférieures ont été réhabilitées par la science historique ; l'étude de diverses formes de violences – agressions sexuelles, violences commises par les femmes, petite délinquance – a succédé au monopole de la violence extrême ; le fonctionnement de la justice s'est institué thématique notable pour les historiens et les historiennes.
- 77 Les thèmes du fonctionnement de la justice, du genre et des violences interrogent les articulations entre les violences sexuelles et la justice. Nous avons ici choisi d'analyser ces liens par le prisme de l'action déformante du tribunal. Il s'agit dès lors d'étudier les manières dont l'instance judiciaire rémoise transforme et reconstruit les cas de violences sexuelles qu'elle est amenée à juger. D'étudier en somme comment la juridiction opère sur les violences sexuelles une chirurgie, qui indéniablement crée une distorsion entre le crime sexuel *réel* et le crime sexuel judiciaire.

- 78 Ce travail s'est appuyé sur l'analyse conjointe de deux types de sources. Au premier chef se trouvent vingt affaires de violences sexuelles jugées par le présidial-bailliage rémois entre 1713 et 1787. Ces affaires ont été sélectionnées sur la base de la notion de violence sexuelle, sans égard au chef d'inculpation formel du crime. Deux logiques sous-tendent ce choix. Il s'agit d'abord d'interroger l'ensemble des violences sexuelles, afin de comparer les pratiques judiciaires associées à ces divers crimes. Ce choix répond également à un impératif méthodologique dans la mesure où un viol – par exemple – n'est pas nécessairement qualifié comme tel au moment de sa judiciarisation. À ces affaires judiciaires s'ajoute une source secondaire, les traités des juristes, dont ceux de Pierre-François Muyart de Vouglans et de Daniel Jousse qui font figure de référence pour le XVIII^e siècle. Affaires judiciaires et traités juridiques ont été analysés par le biais de la statistique, de la comparaison de données, mais aussi par la confrontation de données pratiques et théoriques.
- 79 Trois constats découlent de l'analyse des renseignements fournis par les traités et les affaires judiciaires. Le premier concerne la normalisation des profils des acteurs judiciaires qui répondent à des critères sociologiques stéréotypés ; la plaignante-type se caractérise ainsi par la pauvreté, la jeunesse et le célibat – qui induit la virginité. La normalisation est aussi celle des discours produits par les parties plaignantes dans les incriminations judiciaires. Moins récit que discours, la narration des plaintes est soumise à des normes juridiques et à des codes tacites d'écriture qui la polissent et la remodelent. La reconstruction des violences sexuelles est, en dernier ressort, produite par les outils de mise en preuve du crime et la sentence judiciaire. Par les paradigmes privilégiés, la logique heuristique suivie, les *habitus* idéologiques des praticiens, l'expertise médicale, l'interrogatoire et l'information recomposent les faits de violences sexuelles. La sentence, en condamnant ou non l'accusé, en modulant sa peine, fabrique la violence sexuelle. Elle confirme ou infirme l'existence de l'agression. Elle suggère la mesure de sa gravité. En réalité, tous ces phénomènes nous semblent être les rouages d'une mécanique unique, celle de la reconstruction des faits générée par l'instance judiciaire rémoise. Consciemment ou non, activement ou non, le présidial-bailliage rémois et ses acteurs remodelent les violences sexuelles, créant par là même une distorsion entre les faits violents réels et les faits violents juridico-judiciaires.

Histoire contemporaine

Chloé d'Arcy, « Marie Taglioni, Etoile de la danse. Constructions, évolutions et implications du vedettariat de la ballerine (1822-1870) », Master Histoire, dir. Jean-François Sirinelli Sciences Po Paris, 2017. Mention spéciale du Prix Mnémosyne 2018

- 80 « Mlle Taglioni, ce n'était pas une danseuse, c'était la danse même ; elle ne courait pas le risque de l'oubli, mais du trop-plein de mémoire », constate avec admiration Théophile Gautier dans ses *Ecrits sur la danse*, chroniques choisies, présentées et annotées par Ivor Guest (Paris, Actes Sud, 1995, p. 153). En effet, Marie Taglioni (1804-1884) est l'une des plus grandes ballerines du XIX^e siècle. Son nom est corrélé à l'avènement de la technique des pointes et au ballet *La Sylphide* (1832), qui inaugure l'ère du ballet romantique. Engagée à l'Opéra de Paris de 1827 à 1830, elle mène aussi une carrière européenne aux côtés de son père, Philippe, son professeur, son

chorégraphe et son agent tout à la fois. Auréolée de gloire, elle est l'objet de nombreux mythes peu interrogés jusqu'ici. Ce mémoire, dans sa dimension biographique, cherche ainsi à retracer le parcours de la ballerine, à l'aune de son vedettariat.

- 81 L'important n'est pas de saisir « la véritable » Marie Taglioni mais bien de comprendre les récits élaborés autour de cette vedette et leurs évolutions. Notre étude commence avec les premiers pas sur scène de l'enfant prodige en 1822. Elle s'achève quand l'artiste, incapable de quitter le monde du spectacle, prend sa seconde retraite de l'Opéra en 1870, après une nouvelle vague de succès comme maîtresse de ballet. Elle présente l'apogée de l'étoile dans les années 1830 à Paris ; elle et son père sont alors particulièrement créatif-ve-s grâce à leur fructueuse collaboration avec le Dr Véron, directeur de l'Opéra. Puis elle examine les années 1836-1847 : la danseuse, engagée dans une carrière bien plus mobile et internationale, court de cachet en cachet, s'appuyant principalement sur des réussites passées. Ainsi elle se maintient au sommet, repousse la menace du déclin et commence à forger son mythe.
- 82 Une vedette est la réunion d'une grande artiste que l'on admire au spectacle et d'une figure publique à laquelle on s'intéresse hors du théâtre. Sous ces deux facettes, Marie Taglioni incarne des féminités valorisées. À la scène, au-delà de sa parfaite maîtrise technique effaçant tout effort physique, la ballerine apparaît comme une créature chaste, pure et éthérée. Jouant de sa séduction, elle provoque chez le spectateur un amour platonique et lui offre un accès éphémère au sublime. À la ville, Marie Taglioni se montre modeste, calme, généreuse, une femme mondaine avec tous les codes de ce milieu.
- 83 La voix de la louange néanmoins n'est pas la seule à se faire entendre. La star est aussi dépeinte comme jalouse et capricieuse ; c'est un certain sexisme qui s'exprime alors, la critique masculine étant particulièrement friande des rivalités entre ballerines. À la fin de sa carrière, on s'amuse à voir l'artiste avide d'argent et de gloire bien qu'en perte de vitesse.
- 84 En parallèle de cette analyse des représentations, nous montrons des aspects plus concrets de la vie d'étoile. Celle-ci nécessite un travail quotidien : il faut danser mais également mobiliser de nombreux acteurs pour monter des spectacles à succès, planifier des tournées internationales impliquant des déplacements inconfortables, négocier des rémunérations et des conditions d'accueil spéciales. La domination masculine dans le monde théâtral confronte Marie Taglioni à une certaine misogynie, dans l'élaboration de ses contrats par exemple. Même si la ballerine forme avec son père un brillant duo, elle n'en reste pas moins sous la coupe de ce dernier, garant de sa respectabilité et administrant ses engagements.
- 85 Toutefois, s'il est difficile de bien cerner le pouvoir de Marie Taglioni sur l'organisation de sa carrière, nous pouvons tout de même constater qu'au-delà de ses prouesses scéniques, la ballerine est aussi une femme d'affaires. Elle participe à l'élaboration de ses contrats et de ceux de membres de sa famille qui l'accompagnent. Elle mobilise activement le réseau nécessaire à sa réussite. Sous le Second Empire, elle mène une carrière de maîtresse de ballet indépendamment de son père. Et surtout la rédaction de ses *Souvenirs* prouve la part active que la danseuse prend dans l'édification de son mythe.
- 86 Enfin, être une vedette implique un public – dont quelques fervents admirateurs. Il vient acclamer Marie Taglioni dans le théâtre et il est soumis à sa figure publique via

divers écrits et la commercialisation de son image. La ballerine est aussi admirée par un ensemble de souverain-e-s, qui la reçoivent dans leur cour et la couvrent de riches présents, mais qui la contraignent également dans sa vie d'artiste et l'utilisent parfois comme faire-valoir.

- 87 Ainsi, sans être une figure totalement unique de son époque, Marie Taglioni ouvre la voie à un nouveau type de carrière pour la danse féminine. Elle constitue une référence pérenne dans le milieu chorégraphique, source de nouvelles notoriétés.

Charlotte Barnabé, « Des relations intimes avec l'ennemi, de l'amour aux violences sexuelles en temps de guerre (Calvados, juin 1940 – mars 1948) », Master Histoire contemporaine, dir. François Rouquet, Université de Caen Normandie, 2018

- 88 Période toute particulière entre guerre et paix, l'Occupation se singularise aussi comme un moment de fragilisation et de bouleversement des intimités amoureuses et sexuelles, spécialement féminines. La captivité de 1,8 million de prisonniers, puis l'arrivée de milliers de soldats allemands, ces « ennemis » d'hier et d' alors, perturbent les logiques traditionnelles des relations intimes, tout particulièrement dans une société patriarcale et genrée telle celle de la France de 1940, qui cloisonne ses femmes à leurs assignations traditionnelles : prendre soin de l'époux, des enfants, et du foyer. Les projecteurs se braquent tout particulièrement sur les femmes françaises qui, à l'étranger, jouissent d'une sulfureuse réputation, surtout les Parisiennes. C'est pourquoi ce mémoire a tenté d'étudier la manière dont l'Occupation a influé, joué, voire bouleversé les intimités sexuelles féminines, comprenant les relations sexuelles consenties, contraintes ou forcées, mais aussi amoureuses. L'étude se penche aussi, très modestement, sur la manière dont ces femmes vivent ces histoires dans leur corps, dans leur chair. Le département du Calvados se prête particulièrement à cette démarche, par la densité de son occupation au même titre que les autres zones côtières, qui implique davantage de contact avec l'occupant (emplois, réquisitions), si ce n'est de relations ; et par le retournement que constituent les combats de l'été 1944, qui inversent le rapport de force, tendent les contacts avec les soldats allemands, et qui font du département l'un des premiers à devoir faire face au défi de l'Après-guerre. C'est pourquoi notre étude commence en juin 1944, avec l'arrivée des premiers occupants dans le Calvados, et se termine en mars 1948, avec les derniers jugements en chambre civique dans le département. La confrontation aux sources, principalement des procès-verbaux (rédigés pendant et après l'Occupation), des témoignages, et des échanges administratifs (entre autorités françaises et allemandes, et à toutes les échelles) a permis de dégager trois « moments » de bouleversement des intimités féminines : l'intime partagé, l'intime moyen de survie et enjeu politique, et enfin l'intime forcé.
- 89 Le premier temps de l'étude, l'intime partagé, renvoie aux relations sexuelles volontairement entretenues avec l'occupant. Une fois l'étape de la première rencontre passée, et des poncifs remontés du premier conflit mondial dépassés, les rencontres et les contacts se normalisent et se multiplient, donnant l'occasion parfois d'une certaine sociabilité : dans la rue, avec les commerçantes, au travail, avec l'Allemand pour qui une chambre a été réquisitionnée. Si chaque situation est particulière et dépend du bon vouloir des individus concernés, toutes les conversations et tous les rapprochements

jugés un peu trop poussés sont systématiquement scrutés, retenus, répétés, et très souvent amplifiées dans un contexte d'observation accrue de l'Autre, du voisin, du collègue, et de suspicion généralisée à l'égard des femmes, surtout si épouses de prisonniers. C'est ainsi que celles qui franchissent le pas de la relation sexuelle constituent une minorité très visible dans les sources (environ trois cent cinquante cas). Pourtant, l'étude se heurte aux limites des sources : les mensonges, les stratégies de défense, les amplifications volontaires ou non rapportés dans les PV. « Avoir des relations intimes avec l'ennemi », pour les femmes en question, souvent esseulées par la guerre ou antérieurement, c'est d'abord la satisfaction d'un besoin à court terme, besoin dont la nature n'est pas unique : besoin sexuel, besoin sentimental, besoin financier, besoin de divertissement, tant de motivations qui s'entremêlent mais qui sont rarement perçues de la même manière par autrui. La société préfère y voir l'action d'une unique mauvaise nature féminine, dont on fantasme et diabolise la sexualité et les idéaux politiques, faisant d'elles de véritables indésirables au sein de la communauté. Au-delà, l'Occupation est aussi, pour ces femmes, l'occasion d'un saisissement d'une liberté qui leur était peu offerte jusque-là, et de la revendication de la libre gestion de leur intimité, parfois non sans éclat et affront direct à l'égard des maris prisonniers qui redoutent, de l'autre côté du Rhin comme dans le Calvados, la perte de leur épouse, de leur famille, de leur foyer, et au-delà, de leur masculinité. Ces craintes multiples explosent à la Libération, et tentent de s'apaiser dans les jugements en Chambre civique de femmes jugées pour avoir trop intimement fréquenté l'ennemi (deux cent cinquante-sept cas recensés), avec pour souci principal une bonne justice et un apaisement des tensions sociales, matérialisées par des violences contre ces accusées, que l'on exclut finalement, pour la plupart, de la citoyenneté, et pour certaines, du département.

- 90 L'intime, moyen de survie et enjeu politique, explore l'Occupation en ce qu'elle impose de difficiles conditions de vie aux civils, et notamment aux femmes esseulées, tout en y proposant des recours, plus ou moins acceptables par chacune. Ainsi, de nouvelles prostituées (plus d'une centaine dans le corpus) naissent de la récente situation économique, motivées par la présence allemande, aux dépens de leur intimité corporelle qu'elles sacrifient. Elles gagnent alors, officieusement, les terrasses des cafés, les alentours des casernes militaires, les marges de la ville, les hôtels et garnis. Si la clandestinité, dont les effectifs croissent considérablement, diversifient les méthodes d'approche du « nouveau client » et d'accomplissement de la passe, les méthodes traditionnelles demeurent et aux maisons de tolérance française s'ajoutent les bordels allemands, particulièrement nombreux à Caen et sur la côte, puisque plus densément occupés encore. Si ces installations, totalement contrôlées par les autorités allemandes, visent à limiter la contagion vénérienne qui affaiblirait les corps et les réputations d'une Wehrmacht soucieuse de son image, elles sont l'objet de nombreux et parfois vifs échanges avec les autorités administratives françaises locales pour qui elles restent bien souvent trop opaques. En effet, si le régime de Vichy mène une même politique d'enfermement de ce qu'il considère comme de la « pure débauche », la prostitution et ses enjeux apparaissent comme un point crucial pour une bonne collaboration à l'échelle départemental, non sans incompréhensions et incompatibilités, jouant ainsi sur l'application de l'arrêté préfectoral du 28 janvier 1941. Autorités allemandes, françaises, policières, et sanitaires doivent coopérer pour lutter au mieux contre la prostitution clandestine, qu'ils ne contrôlent finalement jamais vraiment, et contre les maladies vénériennes, que l'on ne parvient à limiter qu'à l'intérieur des bordels. Cet

« étalement » de la prostitution l'impose aussi davantage au regard de la société, qui ne voit en ces femmes que débauche sexuelle et morale alimentant les imaginations et les confusions. Au contraire, on peut déceler, chez plusieurs d'entre elles, des stratégies de préservation de leur intimité (surnom, vêtements, préservatif). Mais les jugements portés sur elles laissent peu de place à la nuance ; ce sont celles que l'on rejette et humilie publiquement, alors que pourtant, peu sont condamnées par la Chambre civique du Calvados. Il en est de même pour les souteneurs, ou plutôt les souteneuses, qui, pour beaucoup, ne semblent pas s'être perdus dans les affres de la collaboration aux yeux de la justice d'épuration.

- 91 Enfin, l'étude des violences sexuelles commises par les soldats allemands pendant l'Occupation, puis lors des combats de la Libération dans le Calvados essaie de démontrer, malgré les difficultés de sources inhérentes au sujet et à sa considération dans la société française des années 1940, que la vingtaine de viols ou de tentatives de viol recensés dans le département sont le fait de situations qui ont pu paraître propices à l'assouvissement d'une pulsion sexuelle par les soldats, pulsion exacerbée par l'éloignement, la position d'occupant, l'alcool, la réputation des Françaises, l'absence de bordel (en milieu rural), et radicalisée par le retour des combats dès juin 1940. S'il ne s'agit pas d'agressions préméditées, les hommes sont la plupart du temps absents, doublant l'offense de l'agression et de l'Occupation. Le rapport de force est complexe : il s'agit d'un viol d'un homme sur une femme ; d'un soldat sur une civile ; d'un occupant sur une occupée. Les victimes, traumatisées, ne se terrent cependant pas dans la solitude absolue : une bonne partie porte plainte, ou tout du moins rapporte leur agression. Si les autorités de la Wehrmacht tiennent, à l'opposé des méthodes appliquées sur le front Est, à condamner ces agressions, dans un souci de bonne réputation, les nécessités du temps de la paix ne laissent pas de place à la punition de soldats déjà loin, rappelant toute la délicatesse d'un tel sujet dans une société patriarcale et genrée.

Jeanne Barnicaud, « Une anatomie de la déviance. Pratiques et imaginaires du tatouage chez les femmes criminelles et délinquantes. Paris et Londres, 1899-1939 », Master Métier d'historien, dir. Florence Tamagne, Université de Lille, 2018

- 92 Le tatouage appartient au domaine des modifications corporelles permanentes, aux côtés de la scarification, de certains piercings et du marquage au fer. Sa pratique est ancienne et s'est développée aux quatre coins du monde, reflétant des logiques esthétiques, culturelles et sociales qui varient grandement d'un continent à l'autre, voire d'un pays à l'autre. Tantôt honorifique, tantôt marginalisé, tantôt utilisé comme punition ou comme la marque de l'esclavage, il ne saurait être qualifié de référentiel fixe. Néanmoins, une constante demeure : d'Ötzi, « l'homme des glaces », aux rois britanniques Édouard VII et George V, en passant par les bagnards français et les marins de James Cook, l'histoire du tatouage européen semble avoir été écrite au masculin.
- 93 Pourtant, les registres d'écrou des prisons de femmes françaises et les registres de suivi de criminelles et délinquantes britanniques recèlent des informations qui entrent en contradiction avec cette idée. Dans ces documents initialement dédiés à l'obsession de la récidive qui hante le XX^e siècle, le souci de l'identification criminelle a inscrit des

listes de « signes particuliers » où apparaissent ponctuellement quelques tatouages, échos d'une expression personnelle. Un officier a, un jour, relevé un détail intime de l'anatomie et l'a inscrit sur papier, nous offrant une opportunité de consulter une « archive de soi » au féminin qui dit à la fois l'histoire d'une pratique, l'histoire du corps, mais aussi des parcours individuels. Cette inscription est également le reflet d'un regard — nous ne saurions la séparer de l'individu qui l'a effectuée et qui l'a théorisée, ou même de la femme elle-même, qui a utilisé des images et des symboles connus dans ce qui apparaît relever d'une forme de contre-culture. La question du genre est centrale à ces idées du regard et des pratiques, et contribue même à effacer la frontière entre la France, qui semble rejeter toute entière la pratique du tatouage, et le Royaume-Uni, qui la tolère même sur ses têtes couronnées. Le tatouage féminin est quasi-uniformément rejeté, moqué et caricaturé, et habilement ventriloqué pour nourrir des discours qui enferment le corps de la femme dans diverses images de la subversion.

- 94 Ce mémoire envisage les pratiques et imaginaires du tatouage chez les femmes criminelles et délinquantes à Londres et à Paris. Ce phénomène y est étudié de 1899, date de la publication de *Du tatouage chez les prostituées* par les docteurs Le Blond et Lucas, qui y associent sa pratique à l'anormalité et au vice, à 1939, avant que le numéro de « classification administrative » nazi ne lui ajoute un nouvel imaginaire traumatique. Il analyse le tatouage comme le lieu d'une écriture sociale du corps, qui reflète à la fois la vision que les autorités pénales et judiciaires entretiennent du corps de la femme, le regard que ces femmes portent sur elles-mêmes et les images culturelles qui ont entouré l'idée de la femme tatouée. Il est organisé en trois temps. Le premier s'intéresse tout particulièrement au regard qui est porté sur le tatouage par l'administration pénitentiaire, nous permettant de lire en creux des grilles de lectures très lacunaires appliquées au tatouage féminin, mais également au corps féminin dans son ensemble. Le second s'intéresse aux femmes tatouées elles-mêmes et à ce que les archives nous disent d'une pratique très artisanale mais essentielle pour affirmer l'identité et exercer sa capacité d'action dans le milieu oppressif de la prison. Le troisième élargit le champ afin de se pencher sur le tatouage féminin dans la culture populaire, dans une fabrique d'une certaine idée de la déviance où la femme tatouée est nécessairement anormale et marginale.
- 95 Ce travail se fonde essentiellement sur l'analyse des registres d'écrou des prisons de femmes du département de la Seine, des registres de suivi produits par la police britannique, de l'ensemble du cadre théorique et médical qui s'est intéressé à la question du tatouage chez les criminels et délinquants, mais également de l'évocation du tatouage par la presse et la culture populaire. Au travers de l'étude d'un phénomène résolument marginal, il ambitionne de restituer un pan de l'histoire de l'oppression du corps féminin. En effet, l'ensemble de ces sources nous permet d'observer comment cette pratique, considérée comme hyper-virile et liée aux milieux de la prostitution et à l'imaginaire colonial, s'érige au fil de cette période en véritable métonymie de l'altérité et de l'excès. La femme tatouée devient à la fois une femme amoralisée, une femme virile, une femme étrangère et une femme gâchée — en somme, une femme « hors-normes ». Observé par des regards essentiellement masculins, le tatouage, débordement de l'intime sur le corps, devient l'incarnation de tout ce que le corps de la femme n'est pas supposé être : par son existence même, il paraît incompatible avec les images quasi-sacrées de la mère et de l'épouse, et fait mauvais genre.

Camille Belvèze, « Mordues. Femmes aquafortistes britanniques (1838-1929) », Mémoire de 2^e cycle en histoire de l'art appliquée aux collections, dir. Pascale Cugy et Frédéric Ogee, École du Louvre, 2018

- 96 L'eau-forte est une technique de gravure qui consiste à dessiner avec une pointe métallique sur une plaque de cuivre préalablement recouverte d'une couche de vernis protecteur. Le métal exposé par le trait du dessin est ensuite mordu par de l'acide nitrique – *aqua fortis* en latin – dont l'action corrosive creuse des sillons qui retiendront l'encre en vue du passage sous la presse. Ce médium reproductible fut adopté par de nombreux artistes depuis son invention au XVI^e siècle, comme Rembrandt ou Piranèse, tout en étant volontiers mis au service de l'interprétation – terme que l'on préfère aujourd'hui à celui de reproduction – et de la diffusion d'œuvres peintes, avant d'être concurrencé par l'apparition de la photographie.
- 97 Le XIX^e siècle constitue cependant une période de renouveau pour cette technique, avec la création de l'*Etching Club* en 1838 – initiative qui inspirera la fondation, sur le continent, de la Société des Aquafortistes en 1862 – et de la *Society of Painter-Etchers* en 1880. Ces structures institutionnelles se doublèrent d'une promotion, à l'échelle européenne, de l'eau-forte comme art original à même de traduire l'individualité artistique. Notre recherche montre que cette redéfinition théorique, menée en Grande-Bretagne par l'aquafortiste Francis Seymour Haden (1818-1910) et le critique d'art Philip Gilbert Hamerton (1834-1994), se fonda largement sur des arguments de genre. En effet, elle opposa une pratique amatrice et aristocrate de l'eau-forte, essentiellement féminine, qui domina le début de la période, à la virtuosité « virile » de la nouvelle esthétique épurée visible dans les planches qui inondèrent le marché dans la seconde moitié du siècle.
- 98 Ce basculement théorique, d'un loisir raffiné propice à fixer les fantaisies des *ladies* anglaises à un art masculin et intellectuel, transparait dans les traités techniques et écrits critiques de l'époque, dont ce mémoire propose une lecture sémantique. L'eau-forte y est tantôt vue comme une technique femelle imprévisible – et donc à apprivoiser – tantôt érigée en expression du génie mâle par excellence. La sexualisation du médium, ancrée dans les théories bio-déterministes d'une époque victorienne marquée par les travaux de Charles Darwin, se fit souvent au détriment de ses praticiennes, qui bénéficièrent pourtant à la même époque d'un accès inédit aux formations et aux circuits artistiques. Cette ambiguïté est caractéristique d'une période partagée entre la vision idéalisée de « l'ange de la maison » et le progrès légal et social qui mena, en 1928, à l'obtention du droit de vote pour les femmes de plus de 21 ans.
- 99 Notre étude se penche ainsi sur l'interaction de deux mouvements de légitimation parallèles – celui des femmes artistes d'une part et de l'eau-forte comme art original de l'autre – et de la manière dont ces quêtes de reconnaissance ont pu s'encourager, mais aussi se freiner mutuellement. En effet, la séparation genrée des sphères d'activité prégnante au XIX^e siècle cantonnait volontiers les femmes à la reproduction – aussi bien biologique qu'artistique – tandis que les promoteurs de l'eau-forte moderne privilégiaient l'esprit d'invention et l'originalité, qualités alors considérées masculines. Le caractère reproductible inhérent à la technique se trouva alors nié par des effets d'impression, ainsi qu'un jeu sur les épreuves d'état qui mit en avant la rareté, voire l'unicité des créations. Ces stratégies commerciales reflètent une vogue inédite de

l'eau-forte en Grande-Bretagne, où les collectionneurs avides firent monter les prix des estampes de manière vertigineuse. Cette bulle spéculative explosa avec le krach boursier de 1929, mettant un terme brutal à la carrière de nombreux aquafortistes et marquant la fin d'un moment qui resta connu sous le nom d'*Etching Revival*.

- 100 Si les artistes masculins de ce courant de renouveau sont aujourd'hui bien étudiés par l'histoire de l'art – le plus célèbre étant sans doute James Abbott McNeill Whistler – les noms de leurs homologues de sexe féminin comme Constance Pott (1862-1957) ou encore Sylvia Gosse (1881-1968) sont désormais tombés dans l'oubli. Pourtant, notre étude montre que ces femmes aquafortistes étaient non seulement particulièrement nombreuses – nous en recensons 120 dans le dictionnaire disponible en annexe – mais également bien insérées et actives dans le tissu institutionnel et commercial sous-tendant la pratique de l'eau-forte dans la société victorienne et edwardienne. En rendant leur visibilité à ces artistes méconnues tout en disséquant les mécanismes derrière leur effacement de l'histoire, ce mémoire combine les démarches « additionnelle » et « déconstructiviste » théorisées par Maria Antonietta Trasforini, notamment dans « “Elles deviendront des peintres” : femmes artistes et champ social de l'art », trad. François-Régis Lorenzo, in : Fidecaro, Lachat (dir.), *Profession : créatrice. La place des femmes dans le champ artistique*, actes du colloque organisé à l'université de Genève (18 – 19 juin 2004), Paris, Éditions Antipodes, 2007, p. 25-47.
- 101 Ce travail, situé au croisement de l'histoire de l'art, des études de genre et de l'histoire des idées, entend donc offrir un regard neuf sur l'intersection de deux champs académiques longtemps considérés comme marginaux : les femmes artistes et la gravure. Il propose une analyse du contexte social de l'*Etching Revival* britannique au prisme des questions de genre, sur lesquelles certaines femmes de notre corpus, comme Laura Knight (1877-1970), première femme admise à la Royal Academy of Arts, ont laissé des témoignages particulièrement frappants.

Anne Bléger, « L'Acte violent au féminin dans le cinéma français des années 1920 », Master cinéma, dir. José Moure, Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne, 2017

- 102 Le cinéma, industrie patriarcale qui, dès ses débuts, laisse peu de place aux femmes derrière la caméra, reproduit les divisions de genre et perpétue sur grand écran l'équation stéréotypée selon laquelle l'homme est le « sexe fort », et la femme, le « sexe faible ». La « valence différentielle des sexes » définie par Françoise Héritier (dans *Masculin/féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 94) comme un « système binaire de représentations [qui] nous montre partout dans le monde le féminin associé à la douceur et le masculin à la violence », se retrouve en effet dans les magazines et sur la pellicule.
- 103 En appréhendant la violence féminine dans le cinéma français des années 1920, ce mémoire analyse les différents portraits de femmes criminelles qui apparaissent à l'écran et cherche à établir si ces profils, qui semblent s'émanciper de la traditionnelle figure d'ingénue, s'affranchissent pour autant des représentations de genre clivantes.
- 104 La première partie du mémoire met en évidence la variété des personnages de criminelles dans les films de l'Entre-deux-guerres, et tente de déterminer si l'invisibilité de certaines formes de violences à l'écran ne reflèterait pas un tabou social. La violence féminine peut s'exprimer de différentes manières au cinéma, tant il

existe non pas une, mais des violences. Un sourire pervers, un rire sadique, un mot déplacé, une gifle, un cas de non-assistance à personne en danger, un liquide empoisonné versé dans un verre, un coup de poignard, un doigt qui appuie sur la détente... les actes violents sont pluriels mais ne sont pas tous représentés de la même manière. Il s'agit de voir si le cinéma reflète le tabou social de la violence féminine à travers les choix esthétiques des cinéastes (hors champ, ellipse, etc.), mais aussi la censure. Certains crimes féminins, absents de l'écran, comme l'infanticide, l'inceste, ou filmés hors champ, invitent à questionner les limites de « l'infilmable » au regard du contexte culturel, social, religieux et politique.

- 105 Dans une seconde partie, le corps féminin est appréhendé comme support de l'acte violent, capable (ou pas ?) de bouleverser l'imaginaire collectif, selon lequel le corps d'un homme, aux contours plus robustes, aurait un potentiel violent supérieur à celui d'une femme. La beauté des visages et la douceur des traits des comédiennes, qui circulent en grand nombre dans les pages de *Cinéa*, *Cinéa pour tous* et *Cinéma magazine*, peuvent s'effacer à l'écran sous l'effet de la mise en scène. Les trouvailles esthétiques du cinéma d'Avant-garde permettent au corps féminin de devenir vecteur de monstruosité, mais suppriment-elles pour autant les marqueurs de différences genrées ? À l'assurance et à la maîtrise de Douglas Fairbanks ou de Joe Hamman dans le maniement de l'arme, s'opposent la fragilité et les tremblements de Marie Glory ou de Marie Epstein face à leur cible. L'érotisme des bagarres féminines contraste avec la bestialité des corps masculins emmêlés. Les différences genrées s'accompagnent de distinctions sociales qui réservent de préférence l'arme à feu aux bourgeois et les bagarres de rue aux prolétaires.
- 106 Enfin, le mémoire tente de déceler quels sont les enjeux de la représentation de cette violence féminine dans le contexte du lendemain douloureux de la Première Guerre mondiale et de l'émergence de la « Nouvelle femme » aux cheveux courts, qui « fait violence » aux hommes. Bousculer l'image traditionnelle de la femme à l'écran modifie l'imaginaire collectif des rapports hommes-femmes, et semble constituer une « transgression de la frontière des sexes » pour reprendre la formule de Françoise Héritier (dans *Masculin/féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, p. 84), qui a un impact sur l'identité masculine et le regard que porte la société sur elle-même.

Axelle Brement, « Scandales sexuels au sommet de l'État à la fin du XIX^e siècle : Un non sujet ? », Master « Sciences Historiques », spécialité contemporaine, dir. Stéphanie Sauget, Université de Tours, 2018

- 107 Interroger la mise en discours médiatique des relations sexuelles à la fin du XIX^e siècle fut le moteur de ce mémoire. Celui-ci s'attache, à travers l'angle du scandale politico-sexuel, à percevoir les valeurs et les représentations à l'œuvre dans la mise en récit de scandales mêlant politique et sexualité. Cette réflexion s'appuie sur un corpus restreint, trois cas de scandales liés à la sexualité d'hommes politiques d'envergure nationale s'échelonnant entre 1886 et 1909, essentiellement composé d'articles diffusés dans la presse française sur tout le territoire. Suivant les travaux de Michel Foucault sur la sexualité, notamment le tome I, *La Volonté de savoir*, de son *Histoire de la sexualité* (1976), l'enjeu de ce mémoire se situe autour de la question centrale de la mise en scène du

scandale politico-sexuel dans la presse de la fin du XIX^e siècle et en dernier ressort de son existence et de sa définition.

- 108 La première partie se structure autour du constat déroutant d'un corpus documentaire de bien faible ampleur, et donc de la quasi absence de scandales politico-sexuels à la fin du XIX^e siècle. Afin d'expliquer celle-ci, nous nous sommes alors penché.es sur différents pans du « discours social » selon la définition qu'en donne Marc Angenot (1889. *Un état du discours social*, *Médias 19* [en ligne], 2013). Un sondage de la presse nationale montre alors que le sexe commence à émerger à la surface médiatique, mais de façon timide et à travers une multitude de filtres discursifs limitant son expression. Afin d'embrasser les contours du scandale, il nous a fallu envisager les différentes lois qui encadrent, et définissent, les crimes et délits sexuels pouvant constituer le détonateur d'un scandale sexuel. Aussi, l'étude des textes législatifs comme l'activité des tribunaux, avec le concours du regard médical et scientifique masculin, permet de comprendre que les profils des victimes sont limités – seule la petite fille semble être une victime tolérable puisque la femme demeure suspecte – et qu'il est encore bien difficile, en cette fin de XIX^e siècle, d'envisager des hommes de bien, des notables, comme de potentiels coupables de crimes ou délits sexuels, ou même encore de licence voire d'obscénité. Le champ des possibles de l'explosion d'un scandale politico-sexuel se réduit, et le corpus trouve une explication. Afin de comprendre au mieux ce silence, le dernier volet de cette partie est alors consacré au monde politique et à son entre-soi masculin exclusif, théorisé et défendu âprement : dans un monde où les mêmes conceptions du pouvoir et les mêmes valeurs sont partagées par tous, et où les conflits trouvent dans la pratique élitiste du duel un moyen discret de résolution, le scandale médiatique devient sinon inutile quasi impossible.
- 109 Le deuxième temps de ce mémoire est consacré au cœur même du sujet : les scandales politico-sexuels découverts dans les colonnes de la presse nationale française. Ainsi, à partir de ce corpus documentaire, nous nous sommes attaché.es à étudier ces trois cas séparément, mais selon un rythme toujours identique. Ainsi, après avoir présenté les acteurs de ces scandales et les causes de ces derniers selon les différents titres de presse, il s'est agi d'en dresser la chronologie et d'en analyser la mise en récit générale et des détails sexuels en particulier, lesquels se trouvaient ou dissimulés ou neutralisés par l'usage de formes et d'images artistiques et littéraires pour dire le sexe. Résistants dans les trois cas à l'idée de scandale politico-sexuel, tant l'objet de la « scandalisation » est dans une large mesure dépolitisé et éloigné des relations sexuelles nouées entre les protagonistes, il nous fallait alors définir autrement ces scandales, et y voir des scandales desquels s'effaçait la sexualité au profit de considérations morales.
- 110 Le dernier pan de ce travail présente ces trois cas comme des scandales révélateurs des normes déjà en cours en cette fin de XIX^e siècle. Loin d'un bouleversement des valeurs, il apparaît alors que ces scandales, disons d'ordre sexuel, révèlent les évolutions et les permanences de l'écriture journalistique. Plus encore, ceux-ci témoignent des imaginaires genrés puisque l'on y croise une figure féminine abondamment décrite, commentée et décriée, laquelle prend des formes aussi stéréotypées que variées allant de la bourgeoise mère de famille, dissimulant toujours la prostituée, en passant par l'homme affaibli et donc efféminé, par l'effrayante androgyne, mais encore par l'Allemande et la juive ennemies de l'intérieur jusqu'à la typique criminelle Belle Epoque, révélant par ce prisme particulier les angoisses d'une « fin de siècle » obsédée par la décadence.

- 111 Ainsi, ce mémoire s'envisage comme l'archéologie d'un « non-sujet » puisqu'il nous semble n'être jamais en présence de scandales politico-sexuels, ceux-ci nous apparaissant encore introuvables à la fin du XIX^e siècle.

Lauriane Bustanji, « La Ligue d'Électeurs pour le Suffrage des Femmes », Master Archives, dir. Valérie Pouzol, Université Paris 8, 2018

- 112 Le soutien masculin est une réalité des mouvements à revendications féministes, en France et ailleurs, aujourd'hui comme il y a plus d'un siècle. Ces hommes qui sont une minorité parmi les militant.es bénéficient du patriarcat mais choisissent de défendre les droits des femmes que ce système oppresse. En tant que dominants soutenant le combat des dominées, la validité et l'utilité de leur engagement sont une problématique que les militantes elles-mêmes prennent en compte et qui est reprise par les historien.nes et sociologues qui les étudient. Le mouvement suffragiste français débute au cours des années 1870 et prend officiellement fin en 1944 lorsque les femmes deviennent électrices et éligibles au même titre que les hommes. Aux côtés des associations suffragistes mixtes et féminines, la Ligue d'Électeurs pour le Suffrage des Femmes se démarque par sa composition exclusivement masculine. Peu de ses archives ont été conservées jusqu'à nos jours, mais des informations subsistent concernant sa direction et ses activités. Ce mémoire propose de retracer le parcours de cette Ligue en se focalisant sur sa relation avec les militantes ainsi que sur l'engagement des membres de son bureau et de son comité.
- 113 Fondée en 1911 et disparue au cours des années 1920, la Ligue d'Électeurs est une nouvelle expérience pour les suffragistes français.es. Elle s'inspire des associations masculines du mouvement britannique et suit la tendance réformiste menée par l'Union Française pour le Suffrage des Femmes (UFSF) à laquelle elle est affiliée. Son objectif principal est l'extension du droit de vote et de l'éligibilité aux femmes, de façon immédiate ou par étapes, et elle compte y parvenir en ayant recours à des méthodes d'action conformes aux lois et aux mœurs. Les membres de sa direction sont tous issus des classes aisées et de professions intellectuelles. Ce sont notamment des députés, avocats, universitaires et journalistes. Ils partagent également des idéologies républicaines et une propension à s'engager sur de multiples fronts. Même si certains se démarquent par la force de leur investissement et le poids de leurs contributions, leur soutien est généralement conjoncturel et subordonné aux autres revendications qu'ils défendent. Les discours qu'ils tiennent sur la question des droits politiques des femmes et leur place dans la société sont aussi révélateurs de la liberté d'opinion que la Ligue leur accorde mais également de l'homogénéité relative de leurs visions des sexes. En parlant de la femme à la fois comme d'une citoyenne à qui justice doit être faite et comme d'un être dont les capacités « naturelles » seront bénéfiques pour la nation, leurs discours laissent apparaître une construction républicaine au sein de laquelle la femme a une position spécifique qui ne fait encore que l'essentialiser et renforce ainsi la stabilité des relations sociales de domination entre femme et homme.
- 114 Les réactions des militantes varient entre réticences à leur faire confiance et encouragements pour le soutien masculin qu'elles sont nombreuses à juger stratégiquement nécessaire, même si secondaire à l'engagement féminin. Dans un contexte de féminisation des instances dirigeantes du mouvement suffragiste, la Ligue

d'Électeurs a accordé plus de pouvoir à des hommes que les militantes, réformistes et radicales, n'auraient voulu. Ces dernières souhaitent donc à la fois bénéficier du profil éminent des membres de la direction de la Ligue en l'instrumentalisant dans leur propagande, tout en essayant de contrôler l'influence de ces hommes au sein du mouvement.

- 115 On retrouve de fortes similitudes entre les expériences des membres de la Ligue d'Électeurs et celles des membres des associations masculines du mouvement suffragiste de Grande-Bretagne qui ont émergé quelques années auparavant. Les Britanniques ont eux aussi établi une relation de coopération avec les militantes, mais ils rencontrent cependant plus de difficultés. Celles-ci sont causées par un gouvernement qui tente de saboter les contributions des députés suffragistes et par la direction de la *Women's Social and Political Union*, une association de suffragettes radicales ayant recours à la violence, qui manifeste une hostilité grandissante envers le soutien masculin.

Anaïs Faurt, « Recoudre l'Empire. Le Mouvement de Solidarité Féminine et la décolonisation de l'Algérie », Master sciences de gouvernement comparées, dir. Claire Marinower, Sciences Po Grenoble, 2018

- 116 Ce travail s'attache à retracer l'histoire du Mouvement de Solidarité Féminine (MSF), une organisation féminine non-mixte créée à la suite de la crise du 13 mai 1958, et dirigée par des épouses et compagnes d'officiers de l'armée française déployés en Algérie. Ces femmes européennes, originaires pour beaucoup de métropole, se réunirent et organisèrent des « cercles » dans leurs localités afin « d'émanciper la femme musulmane » et de « favoriser son évolution » vers la modernité — tout en inscrivant cet effort dans les objectifs de lutte contre-insurrectionnelle.
- 117 Cette étude met en lumière la manière dont s'articulent, à la décolonisation de l'Algérie, causes des femmes et pro-coloniales. Comment le MSF instrumentalise-t-il le développement et la « cause féminine » ? Comment caractériser ces tensions entre émancipation féminine et lutte procoloniale ? L'étude du MSF révèle la redéfinition de l'identité nationale française et des normes de genre en pleine décolonisation. Son action, qui a la particularité de partir de la société civile, bien que fortement liée à l'armée et aux pouvoirs administratifs, s'intègre dans un système ancien et établi de politiques sociales, humanitaires et de développement ayant pour objet les femmes, considérées comme enjeux majeurs de la guerre. Il s'agissait, par là, de réparer la société coloniale en resserrant les liens de l'empire colonial français par l'intérieur même du foyer, en dehors de l'arène politique, entre pairs ; de recoudre une société déchirée en favorisant les échanges entre femmes de différentes communautés, et en convertissant des populations féminines locales jugées arriérées et prisonnières du patriarcat musulman aux normes de féminité occidentales bourgeoises.
- 118 En tissant des liens entre femmes européennes et femmes musulmanes, notamment à travers le tricot et la couture, et en encadrant la jeunesse, le MSF définit les contours de la féminité, de la francité, et de la modernité désirable. Ces dernières passent par des rôles de genre traditionnels : il s'agit d'être une « bonne épouse », une « bonne mère », une enfant de « bonne moralité » - ce qui signifie parfois pouvoir décorer son domicile avec goût, s'habiller à l'euro-péenne, avoir un travail. Loin d'amener à l'égalité, le MSF

réaffirme et renforce des rapports de race, de classe et de genre préexistants au système colonial.

Anne-Laure Huet, « Madeleine Jouvray (1862-1935) : une sculptrice au tournant du siècle », Mémoire de 2^e cycle en histoire de l'art appliquée aux collections, dir. Claire Barbillon, Université de Poitiers

- 119 En 1905 Maria Lamers de Vits décrit dans *Les femmes sculpteurs, graveurs, et leurs œuvres* la sculptrice Madeleine Jouvray en ces termes : « Elle est une travailleuse, dans toute la force du mot ». Née en 1862 dans le III^e arrondissement de Paris, Madeleine Jouvray grandit dans une famille d'artisans originaires de Lyon. Elle débute sa formation artistique en 1883 dans l'atelier d'Auguste Rodin à l'âge de 21 ans probablement poussée par le milieu de l'artisanat dans lequel elle évolue qui entretient des liens étroits avec l'art au XIX^e siècle – plus particulièrement dans le domaine de la sculpture. Faisant partie du monde artistique et politique influent du XIX^e siècle, Madeleine Jouvray parvient à avoir une carrière artistique importante. Sa production – particulièrement son œuvre *La Martinique* – obtient une résonance dans la presse. Comme d'autres artistes de son temps, elle reçoit le mécénat d'Alphonse de Rothschild – qui lui permet d'être représentée dans les musées français – compensant la faible quantité d'achats et de commandes de l'État.
- 120 Aucune publication n'a été consacrée à Madeleine Jouvray, certainement au regard du peu de sources conservées dans les collections publiques la concernant. La sculptrice est citée à plusieurs reprises dans des études portant sur les artistes nordiques à Paris à la fin du XIX^e siècle, notamment par Liisa Lindgren, « Sigrid af Forselles and Hilda Flodin, Rodin's Finnish Students », dans Linda Hinners (dir.), *Auguste Rodin (1840-1917) and the Nordic Country*, cat. expo., 2015, p. 143-155.
- 121 Ces travaux interrogent le portrait très mystérieux de « La dame française » – qui n'est autre que Madeleine Jouvray – peint par le finlandais Magnus Enckell (1870 – 1925) et son amitié avec la sculptrice Sigrid af Forselles (1860 – 1935). Anne Rivière, dans *Des Amitiés modernes, De Rodin à Matisse* (2003, p. 228-229), et Antoinette Le Normand-Romain, dans son article « Camille Claudel, ma bien aimée malgré tout » dans *La rencontre de deux destins* (Paris, Hazan, 2005, p. 97), ont toutes deux souligné l'esthétisme très proche de certaines de ses œuvres avec celles de Camille Claudel et Auguste Rodin. Mise en perspective avec la correspondance qu'entretint Madeleine Jouvray avec le sculpteur conservée au musée Rodin – qui révèle une profonde admiration de cette dernière –, cette proximité a incité les études précédentes à interpréter certaines de ses œuvres comme une pâle copie du sculpteur. En effet, cette source essentielle une fois confrontée à l'esthétique et aux sujets privilégiés par la sculptrice, tend à biaiser notre regard sur l'ensemble de sa production et à n'en percevoir que l'influence d'Auguste Rodin.
- 122 Cette recherche part du postulat suivant : le manque de sources est une problématique inhérente à l'histoire des femmes, plus particulièrement lorsque l'on interroge les parcours individuels de ces dernières. Cet aspect est le fil conducteur de ce mémoire qui propose de diversifier et d'exploiter les sources archivistiques à travers une recherche approfondie aux Archives de Paris, aux Archives nationales et dans le fonds historique du musée Rodin. Celle-ci s'est essentiellement portée sur la généalogie de la sculptrice qui a permis de retrouver une partie de son fonds d'atelier et de prendre

connaissance de nouveaux documents et de nouvelles œuvres. L'étude de ces dernières permet d'interroger différemment les influences de sa production artistique. En effet si certaines de ces œuvres sont indéniablement proches de celles d'Auguste Rodin ceci relève d'une influence mutuelle. De la même manière plusieurs de ces œuvres interrogent les liens que la sculptrice a entretenus avec Alfred Boucher – également son professeur – et Camille Claudel qu'elle a très certainement côtoyée dans l'atelier d'Auguste Rodin.

- 123 Au-delà de ces questions d'influences, ces œuvres sont à étudier dans un contexte plus large : celui de la sculpture symboliste, plus particulièrement chez les artistes femmes. Lors de son premier Salon en 1889, Madeleine Jouvray obtient une médaille d'honneur pour un nu masculin intitulé *Douleur d'âme*. En 1905, son œuvre *La Martinique* empreinte de sensualité et d'érotisme – allégorie de la ville de Saint-Pierre dévastée en 1902 par l'éruption de la montagne Pelée – est particulièrement bien reçue dans la presse. Ainsi, dès le début de sa carrière l'artiste privilégie les sujets allégoriques et mythologiques – susceptibles de justifier la représentation du nu intégral exécuté par une artiste femme – parce que ces derniers lui permettent d'explorer une iconographie suggestive, sans que cela ne soit perçu comme une réelle transgression. Cette stratégie n'est pas sans rappeler celles de ses consœurs, à l'image d'Agnès de Frumerie qui s'autorise cette iconographie uniquement dans le champ des arts décoratifs où celle-ci est plus aisément acceptée. La production artistique de Madeleine Jouvray portant sur la figure féminine – constamment présente – la jeunesse, la vie, la mort ou encore l'allégorie de la psyché intègrent la sculptrice dans une histoire plus large : celle du « symbolisme au féminin » analysé par Charlotte Foucher Zarmarian dans son ouvrage *Créatrices en 1900. Femmes artistes en France dans les milieux symbolistes* (Paris, Mare & Martin, 2015).

**Cécile Lebreton, « Une « véritable Saint-Barthélemy de filles »
Enquête sur des assassinats de prostituées dans le Paris du second
XIX^e siècle (1864-1903) », Master Histoire et Civilisations comparée,
dir. Gabrielle Houbre, Université Paris Diderot, 2018**

- 124 Ce mémoire, soutenu à l'université Paris Diderot-USPC, porte sur des assassinats de prostituées, femmes galantes ou publiques, commis dans le Paris du dernier tiers du siècle (1864-1903). Partie de quelques dossiers de crimes retrouvés dans les fonds des Archives de la Préfecture de Police de Paris par Gabrielle Houbre, directrice de ce mémoire, l'étude s'est poursuivie par d'autres recherches, presque haletantes, menées d'abord à partir de la presse numérisée (essentiellement consultée depuis le portail Gallica), puis à partir des Archives de la Préfecture de Police, des Archives de Paris et des Archives Nationales. Ces premières recherches se sont matérialisées par une avalanche de sources, aussi bien médiatiques que policières ou judiciaires, amenant la constitution d'un premier corpus de 90 assassinats pour la seule région parisienne et commis entre 1835 et 1914. La réduction de ce premier ensemble s'est rapidement imposée dans le cadre d'un master, le corpus retenu comptant 24 dossiers, toujours pour la région parisienne, cette fois pour une période allant de 1864 à 1903. Volontairement réduit aux affaires productrices d'archives officielles, ce dernier corpus s'ouvre ainsi sur les crimes de 1864-1866 commis par Joseph Philippe et se referme à l'aube du XX^e siècle, en 1903, par l'assassinat de Julia Guillemot par son amant et souteneur. L'étude s'insère ainsi entre deux régimes, celui du Second Empire

(1852-1870) tout d'abord, temps d'épanouissement de la prostitution et d'un réglemmentarisme souverain, celui plus encore de l'installation puis du triomphe de la IIIe République (1870-1940), temps cette fois d'un « élargissement du thème prostitutionnel » pour reprendre la formule d'Alain Corbin (*Les filles de noce : misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 2015 (1978), p. 50).

- 125 C'est également un moment d'une attention grandissante portée aux assassinats de prostituées par les contemporains, par la presse d'abord et les observateurs sociaux. Si nombreuses étaient les problématiques soulevées à l'issue des premières recherches, une seule générale s'est imposée là encore, au regard du cadre restreint d'un master. Aussi, les crimes de prostituées dans le Paris des dernières décennies du siècle sont-ils pensés ici comme étant un excellent observatoire pour saisir l'évolution des imaginaires sociaux qui entourent la figure de la prostituée dans la société parisienne du second XIX^e siècle. C'est bien la réception de ces assassinats qui intéresse, réception dans le champ clos des institutions d'abord, policières et judiciaires, mais réception aussi dans la sphère publique, à travers une médiatisation de ces crimes qui s'exaspère et s'affine au tournant des années 1880-1890. Aussi, la reconnaissance des crimes de prostituées et plus encore la fabrique d'une nouvelle figure sociale, celle du *tueur de filles*, notamment à partir des années 1887-1888 et de l'immense publicisation des crimes de Prado (1886) et de Pranzini (1887), participent-elles de l'installation d'un nouveau régime d'attention portés à ces assassinats. C'est encore les modalités de cette considération et ses manifestations presque « à la carte » qui ont retenu l'attention. Aussi l'écho de chacune des affaires dans l'espace public évolue-t-il en fonction de l'identité sociale des assassinées, de ces femmes tantôt galantes, demi-mondaines sinon du quart-monde, tantôt publiques, aux conditions plus modestes, à la prostitution de misère pour certaines. À partir de la mobilisation de plusieurs outils, au premier rang desquels le genre, mais aussi la classe sociale, l'origine géographique ou encore l'âge, il s'est agi en définitive de saisir quelles étaient les modalités de l'émergence de la catégorie d'assassinat de prostituée ainsi que les manifestations de cette nouvelle attention institutionnelle et médiatique. À cet égard, un premier chapitre revient tout d'abord sur l'installation d'un nouveau regard porté sur les assassinats de prostituées. Si celui-ci permet de revenir sur l'évolution, sur la mutation des regards et des sensibilités à l'égard des assassinats de prostituées des derniers souffles de l'Empire aux années 1880, c'est une démarche plus thématique qui anime un deuxième chapitre, ce dernier s'intéressant à certaines affaires et à leur traitement, qu'il soit celui de la presse ou celui des instances judiciaires. Un dernier chapitre permet d'agrandir la focale, d'élargir la profondeur de champ et de se pencher sur les indices d'une présence diffuse des assassinats de prostituées dans la sphère publique parisienne, finalement sur l'émergence d'une panique collective relative à ces crimes.

Quentin Petit Dit Duhal, « Entre-deux métamorphoses : ORLAN (1947-) et l'image d'un nouveau genre », Master histoire de l'art, dir. Thierry Dufrêne, Université Paris Nanterre, 2018

- 126 Ce mémoire est une étude monographique sur ORLAN, dont la production artistique touche depuis 1964 les domaines de la performance, de la photographie, de la vidéo, de la sculpture, de l'installation ainsi que de la biotechnologie. Très médiatisée et ayant une renommée mondiale, cette artiste française tend à se désinscrire de la tradition en

donnant à voir les modèles que la société nous projette par les médias et les doctrines qui rejettent le corps, comme la religion chrétienne, mais aussi la violence faite à celui-ci, et plus particulièrement à celui des femmes. Son œuvre examine alors les problématiques de son temps en puisant des références non seulement de sa propre histoire en tant que femme, mais aussi de l'histoire de l'art occidental et de l'art non-occidental.

- 127 ORLAN semble faire partie des rares artistes femmes françaises, et même plus généralement internationales, à être le sujet d'une bibliographie très abondante, mais qui traite seulement des œuvres les plus documentées. Parmi toutes les études menées depuis les années 1970 se dégagent des thématiques dominantes telles que l'inscription de l'art dans le corps de l'artiste s'intéressant particulièrement aux opérations chirurgicales faites entre 1990 et 1993, la problématique de la consommation du corps et de l'utilisation de l'iconographie occidentale avec la performance du *Baiser de l'Artiste* en 1977, ainsi que les questions des standards de beauté et du statut du corps en mettant en perspective des iconographies d'origines non-occidentales. Aucune étude d'ensemble n'a jusqu'alors réellement traité le sujet du statut de l'artiste dans le cas d'ORLAN, c'est-à-dire de dégager les significations et les implications qu'entraîne l'acte de se placer en tant qu'artiste femme. Les études de genre servant désormais couramment dans le domaine de l'histoire de l'art, cette question peut être enfin posée dans son cas.
- 128 Même si son corps reste le matériau de son œuvre et bien qu'elle n'ait pas été sujette physiquement à un changement de sexe, il tend à se transformer. ORLAN se situerait entre deux métamorphoses : une qui se fait en esprit, avec le discours personnel et politique de la femme qui devient un discours esthétique ; puis une autre en matière de l'artiste femme qui s'incarne en œuvre d'art, son corps devenant à la fois un support et un médium. ORLAN ne s'affirmerait donc plus pleinement comme une femme mais élabore toute une réflexion en ce qui concerne l'artiste : l'artiste aurait son propre genre, ni masculin, ni féminin, ni androgyne, mais plutôt une sorte de genre mouvant et multiple qui s'avèrerait être le sujet de mutations successives. Dans quelle mesure ce positionnement entre deux métamorphoses lui permet-elle de penser les choses autrement qu'un être masculin ou féminin ?
- 129 En étudiant d'abord les conditions dans lesquelles ORLAN met en scène sa propre intimité dans l'espace public et dans les médias, puis en analysant l'élaboration de son identité à travers la représentation selon une réflexion méta-corporelle transformant son corps en corpus, et en s'attachant enfin à la problématique d'un genre nomade avec des thématiques comme l'obsolescence du corps, il est possible de constater qu'ORLAN s'affranchit de la biologie et de l'idéologie dominante pour se diriger vers l'artificialité. Elle se positionne contre le différentialisme, qui définit un sexe par rapport à un autre, en faveur d'un genre d'ordre *méta*, davantage hybride et multiple, qui semble permettre à son corps de se modifier, s'hybrider, d'être reproductible et interchangeable que ce soit de manière physique, fictionnelle ou virtuelle.
- 130 Suivant une méthodologie historique en interprétant les œuvres les moins connues et en passant en revue les plus médiatisées avec un angle de contextualisation et de comparaison pour resituer la problématique dans la pensée contemporaine, cette réflexion est menée en un système critique autour de l'étude centrale du devenir sexuel du corps de l'artiste. Afin d'établir une lecture cohérente de son œuvre, une quinzaine de sources journalistiques, quelques conférences et une vingtaine d'entretiens ont été

croisés avec d'autres types de sources tels qu'une dizaine de textes d'artistes et des documents visuels comme des vidéos documentaires et une esquisse. Des outils conceptuels extraits de domaines variés, tels que les études de genre (Fabienne Dumont, Linda Nochlin, Laura Mulvey, Donna Haraway), les écrits philosophiques sur la société (Guy Debord, Jürgen Habermas) et les essais portant sur le virtuel (Lev Manovich et Edmond Couchot), placent en outre cette analyse entre une histoire de la réception, les théories contemporaines de genre ainsi que les études traitant du transhumanisme. Plus généralement, ce mémoire formule ainsi une réflexion historique sur le féminisme et l'art engagé.

Laure Saffroy-Lepesqueur, « La séance de pose au XIX^e siècle : Le regard de l'artiste masculin sur le modèle féminin », Mémoire de 2^e cycle en histoire de l'art appliquée aux collections, dir. François-René Martin, École du Louvre, 2018

- 131 Ce présent mémoire s'est penché sur une histoire précise : celle du regard de l'artiste masculin posé sur le corps et l'esprit du modèle vivant, féminin, au cours du XIX^e siècle. À travers une histoire plus générale de la pose féminine, les témoignages et les récits fictifs ou réels laissés par les protagonistes de cette histoire, nous nous proposons de créer des typologies de regards masculins afin de montrer une grande diversité dans la considération de la modèle. Le duo artiste / modèle, lorsqu'il s'agit d'un homme artiste et d'une femme modèle, a bien trop souvent été réduit à une relation d'ordre sexuel : ce mémoire s'évertuera à nuancer ce préjugé pour mieux comprendre comment sont réellement perçues et considérées les différentes femmes qui posent, pour tout autant d'artistes différents.
- 132 Trois chapitres explorent le problème sous des angles divers, permettant de refléter les nombreux enjeux de ce sujet. Il nous a d'abord fallu revoir, comme nous l'indiquions, l'histoire de la pose pour constater que la modèle a systématiquement été considérée comme essentielle à la pratique de l'art, mais qu'elle a également été écartée de l'histoire officielle des arts pour des raisons présentées comme morales. Elle est hissée au rang d'outils nécessaire à l'art, puisqu'elle n'a de cesse d'être représentée, et pourtant, elle est cachée, jugée, et souvent brimée. L'étude de la pose au XIX^e siècle convoque également des notions de l'ordre de la violence et de la camaraderie, qui permettent de mieux comprendre et de mieux analyser les relations entre artistes et modèles, mais également entre artistes, professeurs ou élèves, au sein des ateliers, des écoles, ou encore au sein de la bohème parisienne : la compréhension de ces différents rapports passe également par l'analyse sociale, économique et institutionnelle du sujet et de là découlent des typologies diverses et variées de comportements à l'égard des modèles.
- 133 Pour ce faire, il nous a fallu former quelques typologies de regards masculins : nous nous sommes demandés qui regarde, et comment ? Plusieurs cas se ressemblent et peuvent se regrouper pour former des types de points de vue similaires, posés sur les femmes modèles : d'une certaine équation sexuelle, à une considération mystique du corps de la femme, en passant par la négation de ce corps par le biais de l'usage de la copie ou de la photographie par exemple, ou en supprimant les poses de la pratique artistique, les relations et les considérations sont nombreuses.

- 134 Nous avons ensuite choisi de nous pencher sur l'identité réelle des femmes qui posent au XIX^e siècle : qui sont ces femmes sous le regard des artistes ? Qui regarde et maintenant qui est regardée ? Là aussi, force est de constater que, contrairement à une idée répandue qui a conjugué la modèle au singulier, les profils sont variés. Elles sont compagnes ou consoeurs, amantes ou collègues, commanditaires proches ou intouchables, ou simples poupées ou curiosités. Là encore, les enjeux sociaux, et ici également culturels, agissent sur le regard posé sur les modèles : bourgeoises, femmes du peuple, provinciales et étrangères ne sont pas toutes considérées de la même façon. Ce sont ces nuances que nous avons tenté de saisir et de comprendre.

Autre mémoire ayant concouru pour le Prix Mnémosyne

- 135 Clémentine Dumont, « Le Don Quichotte (1874-1893) : De Bordeaux à Paris, histoire d'un journal satirique », Master Histoire des sociétés occidentales et contemporaines, dir. Bertrand Tillier, Université Paris 1 Panthéon- Sorbonne 2018.
-

NOTES

1. Ce mémoire a reçu le **Prix Mnémosyne 2018**. Une version remaniée, sous le titre : *Sceller et gouverner. Pratiques et représentations du pouvoir des comtesses de Flandre et de Hainaut (XIII^e-XV^e siècles)*, est parue dans la collection « Mnémosyne » des Presses Universitaires de Rennes en janvier 2020, avec une préface de Olivier Mattéoni.